Mayguier,

Méthode analytique appliquée à
l'étude de toutes les branches de la
médecine

36040 / P

A. XXXVI

19/m

S 30570

ESSAI

D'UNE

MÉTHODE ANALYTIQUE,

APPLIQUÉE A L'ETUDE DE TOUTES

LES BRANCHES DE LA MÉDECINE.

On ne sauroit employer trop de moyens pour porter les hommes qui se destinent *à l'exercice de la Médecine*, à s'y dévouer entièrement ; pour leur faire sentir toute la dignité de leur ministère ; pour leur en inspirer l'enthousiasme.

CABANIS, *degré de certitude de la Médecine.*

PAR J.-P. MAYGRIER,

Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie et de Physiologie ; d'Accouchemens, de Maladies des Femmes et des Enfans ; Membre de la Société médicale d'émulation ; de celle des Sciences physiques et médicales de la ville de Liége, etc., etc.

A PARIS,

chez { L'AUTEUR, rue J.-J. Rousseau, N°. 7 ;
MÉQUIGNON l'aîné, Libraire de l'École et de la Société de Médecine de Paris, rue de l'École de médecine, N°. 9.

M. DCCC. VII.

1807.

L'Essai que j'offre au Public, a été lu à l'ouverture d'un de mes Cours d'Anatomie et de Physiologie. Les Elèves, pour lesquels je l'avois fait, parurent en goûter les principes, en approuvant le plan d'études que j'y traçois. Ces considérations me déterminèrent à retoucher l'ensemble de mon travail; et après l'avoir examiné avec attention, je me suis décidé à le faire imprimer.

La critique pourra peut-être relever plusieurs passages de cet Essai : mais n'ayant écrit ni pour mendier des éloges, ni par le vain appas d'une futile gloire, je dédaignerai les traits qu'elle pourra me lancer. Si les vues d'utilité qui, seules, ont guidé ma plume, et m'ont fait publier cet opuscule, sont appréciées par mes jeunes Confrères, et peuvent contribuer à leur inspirer le goût et l'amour du travail, mon ambition est satisfaite.

ESSAI

ESSAI

D'UNE MÉTHODE ANALYTIQUE,

Appliquée à l'Étude de toutes les branches de la Médecine.

DE toutes les sciences cultivées par le génie de l'homme, de toutes les professions qui peuvent l'honorer, il n'en est point de plus recommandable que la médecine : en effet, le monde entier réclame ses secours et atteste ses bienfaits. Les peuples civilisés de tous les climats, convaincus de son utilité, se sont empressés de lui prodiguer les plus nobles encouragemens et de l'entourer d'une grande considération ; les Grecs, surtout, dont l'imagination vive et féconde embellissoit tous les objets de leurs affections, la nommèrent Fille du Ciel, et la révéroient comme une divinité dans la personne d'Hippocrate, et de ceux qui, comme lui, en marchant sur ses traces, furent les bienfai-

teurs de leurs semblables. Apollon, qu'ils regardoient comme le dieu de la médecine, passoit pour l'avoir enseignée aux hommes, et son fils Esculape la pratiquoit avec le plus grand éclat à Epidaure. Chez les Romains, Hygie, déesse de la santé, étoit spécialement chargée de veiller à leur conservation. Junon, sous le nom de Lucine, présidoit aux accouchemens; et les femmes dont l'enfantement étoit pénible et douloureux, l'invoquoient à grands cris : *Facta igitur à juvando, et Luce Juno Lucina, à quo parturientes eam invocant.* Varron.

Dans tous les temps, il est vrai, la plus noble des carrières fut ouverte à des hommes médiocres, remplis de vanité et de ridicules prétentions : leurs succès éphémères éblouirent un instant la multitude; mais leurs noms, parfaitement ignorés aujourd'hui, attestent à la fois l'inconstante crédulité du public, et l'impéritie de ceux qui surprirent sa confiance sans l'avoir méritée. Ce n'est pas ainsi que les noms impérissables d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée, etc., sont parvenus jusqu'à nous. Objets constans de notre admiration, nous voyons la main du temps imprimer le sceau de la

vérité à leurs dogmes précieux et à leur doctrine éclairée. Ce fut par des efforts soutenus, que leur génie seul pouvoit surmonter, qu'ils se sont acquis à nos yeux une gloire qui, tous les jours, reçoit un nouvel éclat et ne se démentira jamais. On ne peut pas douter que ces hommes illustres ne fussent doués des plus heureuses dispositions : mais gardons-nous d'attribuer aux vains effets du hasard des succès que leurs grands talens seuls leur méritèrent. Qui posséda des connoissances plus variées qu'Hippocrate ! anatomie, médecine, chirurgie, accouchemens, maladies des femmes et des enfans, son vaste génie embrassa tout ; et jamais au temps où il vivoit, une aussi grande réunion de talens n'entra dans une tête mieux organisée. Méthode, clarté, précision, telles sont les qualités précieuses qui brillent dans les écrits de ce grand homme ; et ses Aphorismes attesteront, à la postérité la plus reculée, qu'Hippocrate fut à la fois l'observateur le plus exact et le plus profond : ses ouvrages sont considérés, même par les meilleurs littérateurs Grecs, comme des modèles de force, d'élégance et de clarté.

Galien, qui parut long-temps après Hippocrate, n'est pas moins étonnant ni moins célèbre que ce dernier ; d'une sagacité peu commune, et d'une vaste érudition, il commenta les ouvrages d'Hippocrate ; et cette grande et utile entreprise sera toujours regardée, malgré les reproches qu'on pourroit lui faire, comme l'un des plus beaux monumens de la science médicale.

Galien poussa plus loin qu'Hippocrate l'étude des corps vivans ; ses travaux littéraires sont immenses, et pourroient seuls tenir lieu de bibliothèque ; mais quelle différence entre ces deux hommes, également recommandables! L'un, guidé, pour ainsi dire, par la seule force de son génie, qui l'éleva, comme dit Bordeu, « jusqu'à la main du Créateur, qui pousse à leur fin tous les mouvemens de l'économie animale, dans la marche, les progrès et les événemens des maladies, » ouvrit et parcourut la plus noble carrière avec un succès, que vingt siècles écoulés depuis n'ont point affoibli : ses préceptes sont encore aujourd'hui les oracles des médecins les plus célèbres. L'autre, au contraire, doué, il est vrai, d'un génie des plus brillans, mais formé par l'étude et les voya-

ges, étonna son siècle plus par ses vastes connoissances, que par la solidité de son jugement; il n'en a pas moins laissé après lui, un nom qui ne périra jamais. Hippocrate, plus profond que brillant, plus observateur qu'érudit, devoit être et fut, en effet, le plus grand médecin de l'antiquité. Galien, également né pour toutes les études, susceptible d'acquérir beaucoup de célébrité dans toutes les sciences, sans être aussi grand médecin qu'Hippocrate, le surpassa peut-être par la variété et la richesse de ses connoissances.

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches sur les grands médecins de l'antiquité; il me suffit d'avoir fait connoître les véritables modèles, en montrant Hippocrate et Galien élevés au plus haut point de gloire médicale où jamais hommes pussent atteindre. Il me reste à examiner par quels moyens ils méritèrent de leurs contemporains et de la postérité les éloges qu'on ne cesse de leur donner. Le génie qu'ils reçurent en partage, y contribua, sans doute, de la manière la plus puissante; mais j'ose avancer que l'éducation particulière qui leur fut donnée, que le soin que prirent leurs maîtres de ne

leur présenter que des notions claires et exactes de l'instruction qu'ils leur transmettoient, furent un des principaux motifs de leur grande célébrité. Hippocrate, surtout, fut à cet égard des plus heureusement partagés. « Il étoit de la famille des Asclépiades, dit M. Cabanis, dans son ouvrage *sur les Révolutions et la Réforme de la Médecine.* Ses ancêtres, de père en fils, avoient exercé, pendant dix-sept cents ans, la profession de médecin dans l'île de Cos. Entouré, dès l'enfance, de tous les objets de ses études; cultivé par les maîtres les plus célèbres dans l'éloquence et la philosophie; enrichi du plus vaste recueil d'observations qui pût exister alors; enfin, doué, par la nature, d'un génie à la fois observateur et étendu, hardi et sage, il entra dans la carrière sous les plus heureux auspices, et la parcourut, pendant plus de 80 ans, avec une gloire, également due à ses talens et à l'élévation de son caractère vertueux. »

« Ce fut, continue M. Cabanis, au milieu des jeux de son enfance, qu'Hippocrate reçut de la bouche de ses parens, les notions élémentaires de la médecine. C'est ainsi qu'il avoit trouvé dans sa famille, et, pour ainsi

dire, autour de son berceau, tous les moyens de développer l'étendue de son génie. Mais il ne s'en tint pas à cette première culture : en effet, il étudia la médecine sous Hérodias, l'éloquence sous Gorgias, et la philosophie sous Démocrite. »

Si nous passons à Galien, nous verrons qu'il fut, comme Hippocrate, entouré, dès sa plus tendre enfance et pendant toute sa jeunesse, des objets d'instruction, qui devoient lui rendre facile l'entrée de la carrière médicale. Son précoce génie fut nourri des meilleurs modèles dans tous les genres de littérature. Conduit dans ses premières études par un père, dont il étoit tendrement aimé, qui joignoit les vertus au savoir; ses progrès furent rapides et son envie d'apprendre extrême. C'est sous son père que Galien se perfectionna dans les sciences mathématiques : « il passa, dit M. Peyrilhe, dans son *Histoire de la Chirurgie*, dès l'âge de quinze ans, à l'étude de la philosophie sous des maîtres habiles. Son père ne le quitta pas cependant, tant qu'il crut pouvoir lui être utile : il l'accompagnoit chez les philosophes ; il examinoit leurs mœurs tout aussi soigneusement que leur doctrine ; et selon qu'ils

étoient plus ou moins savans, plus ou moins vertueux ; selon qu'il croyoit leur secte propre à former ou à corrompre le cœur ou l'esprit de son pupile, il le retenoit dans leur école, ou le faisoit passer sous d'autres maîtres. »

Si nous voulions rechercher quels furent les moyens par lesquels les autres grands modèles de l'antiquité, tels qu'Arétée de Cappadoce, Celse, Cœlius Aurélianus, Alexandre de Tralles, Paul d'Œgine, Prosper Alpin, etc., acquirent une aussi grande célébrité, nous aurions lieu de nous convaincre, qu'indépendamment des heureuses dispositions dont la nature les avoit doués, l'éducation qu'ils reçurent, et l'excellente méthode qu'ils suivirent dans leurs études médicales, en furent les principales raisons.

A ces causes réunies, ajoutez, d'une part, l'heureuse alliance que les anciens médecins faisoient de la philosophie, qu'ils regardoient comme devant servir d'introduction à l'étude de la médecine ; et de l'autre, l'habitude qu'ils avoient des voyages : moyen négligé par les médecins modernes ; qui s'oppose, plus qu'on ne pense, aux progrès de l'art de guérir, et qu'on peut regarder comme

la cause de cette médecine bornée, causeuse, qui recherche le grand monde, enfante des théories et néglige l'observation.

Peut-on douter maintenant qu'il ne soit indispensable pour celui qui se destine à l'étude de la médecine, d'être dirigé par une bonne méthode, et de recevoir une instruction conforme à la nature de son génie, et au degré de son intelligence particulière? car la grande difficulté sera toujours d'établir un mode d'enseignement qui puisse convenir à tous également; et c'est ce qu'il n'est guères possible d'espérer. Il faut donc, autant qu'on le peut, faire plier, pour ainsi dire, l'esprit de tous au mode d'enseignement adopté par les Ecoles savantes actuelles, par l'impossibilité bien évidente de faire, pour chacun en particulier, ce qui convient le mieux pour tous. Les éducations privées, et je parle toujours des études médicales, sembleroient, au premier coup d'œil, ne point présenter les inconvéniens attachés au mode d'enseignement public; mais, outre la difficulté d'avoir un assez grand nombre de maîtres pour chaque élève, comment prétendre qu'on en trouveroit d'assez instruits, d'assez patiens pour supporter les ennuis

inséparables d'une éducation particulière ; et triompher des obstacles sans nombre d'un pareil mode d'instruction ? A ces premiers inconvéniens, il s'en joint un autre, qui seroit de se priver par-là d'un des grands avantages que présente l'enseignement public ; je veux parler de l'émulation, de ce motif puissant de travail et de courage dans une science aussi longue et aussi pénible que la médecine. L'élève seul, avec ses livres, s'abandonne bientôt à une honteuse nonchalance : la paresse a tant d'attraits, et le penchant qui nous y conduit est si doux ! Privé de la vue de ceux qui courent la même carrière que lui, leurs travaux, leur zèle, leurs succès ne peuvent ni l'enflammer, ni exciter en lui cette noble émulation, mobile des grandes âmes ; et avec des qualités recommandables et d'heureuses dispositions, il est condamné à n'être jamais qu'un homme très-ordinaire : l'expérience du passé et celle de nos jours confirme ce que je viens d'avancer.

Il est donc bien prouvé que l'enseignement public de toutes les branches de la médecine l'emporte de beaucoup en excellence sur son enseignement particulier, et qu'il ne s'agit

plus que de le rendre aussi parfait et aussi utile que le comportent les efforts de l'esprit humain ; car on ne peut se le dissimuler ; il renferme quelques vices, qu'il est impossible de faire disparoître ; inconvénient attaché d'ailleurs à toutes les institutions humaines.

Dans l'état actuel de nos connoissances, la science médicale, telle qu'elle est publiquement enseignée à l'Ecole de Médecine de Paris, n'est plus bornée à l'explication vague et insignifiante de quelques procédés opératoires, ou de quelques préparations pharmaceutiques. Les disputes oiseuses, les hypothèses gratuites, les systèmes erronés ont été chassés de son sanctuaire : elle embrasse aujourd'hui le champ le plus vaste et le plus varié ; mais, loin que cette immensité d'objets en rende l'étude pénible et embarrassante, l'esprit philosophique et d'analyse, heureusement allié à son enseignement, l'ont, au contraire, rendue aussi lumineuse que facile. Il ne s'agit donc plus que de savoir donner une heureuse direction à ces moyens, pour faire de rapides progrès dans ses études. C'est pour avoir négligé cette méthode, la seule convenable et certaine, qu'une infinité

de jeunes gens passent des années entières à courir après l'instruction, et n'acquièrent, après un travail long et opiniâtre, que la certitude d'avoir méconnu la véritable manière d'étudier, et la nécessité de recommencer sur un nouveau plan. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on trouve à faire l'application de ces vérités : nous lisons dans Galien, que de semblables causes avoient produit des effets pareils. « Je prends, dit Galien, les dieux à témoin, que beaucoup de mes condisciples m'ont souvent avoué, les larmes aux yeux et déplorant leur ignorance, qu'ils avoient perdu leur temps sous de mauvais maîtres. »

« Sans un plan sagement combiné, dit le professeur Pinel, et poursuivi avec une constance et un courage imperturbables, les années s'écoulent, les faits qu'on observe ne sont point rapportés à des principes généraux, on n'en conserve qu'une foible image dans la mémoire, et souvent des préventions erronées ; et c'est ainsi qu'on continue, le reste de sa vie, de prendre pour guide un instinct machinal dans les sentiers tortueux de la routine. »

C'est pour éviter aux jeunes gens qui veulent suivre la carrière médicale, le chagrin

de perdre un temps précieux dans leurs études, que j'ai entrepris un travail, dans lequel je tâcherai de leur indiquer la meilleure manière de profiter des nombreuses ressources qu'offre l'excellente instruction qu'ils reçoivent à l'illustre Ecole de Paris : c'est la peine que j'ai ressentie moi-même de l'embarras où j'ai vu plusieurs d'entr'eux, incertains sur le choix et le nombre des cours qu'ils devoient suivre, qui m'a décidé à prendre la plume, et à sacrifier quelques momens pour m'occuper d'un objet, dont l'utilité pour eux ne peut être contestée.

Une grande partie de ce discours devroit être consacrée à indiquer quelles sont les études, les travaux préliminaires auxquels a dû nécessairement se livrer celui qui se destine à la médecine ; car il ne faut pas croire, comme quelques esprits superficiels et ignorans se le persuadent et voudroient le faire croire aux autres, que la science médicale et l'exercice de l'art de guérir soient faits pour tous ceux à qui il prendroit fantaisie de courir cette carrière. A une grande pénétration d'esprit et à une profondeur de jugement peu communes, il faut joindre de l'aptitude, des connoissances

accessoires très-étendues, du zèle, un grand courage, et le travail le plus opiniâtre. Oui, sans doute, le médecin qui veut mériter le titre honorable de bienfaiteur de l'humanité, doit, pour l'acquérir, passer les plus belles années de sa jeunesse à nourrir son esprit de tout ce que les anciens et les modernes ont écrit de plus recommandable dans la science médicale; de même il doit fréquenter assidûment les hôpitaux et les amphithéâtres, où se voient rassemblés, d'une part, les nombreuses victimes de la douleur, luttant sans cesse entre la vie et la mort; et de l'autre, les débris ensanglantés des dépouilles humaines. Quelle est la conduite qu'il doit tenir, une fois lancé dans le monde? Il n'est déjà plus à lui; tous ses momens, sa santé, sa vie même, doivent être sacrifiés pour le soulagement de ses semblables. Mais comment peut-il remplir cette tâche pénible et honorable? Quels seront les garans de la confiance qu'il cherche à mériter, et comment s'en rendra-t-il digne? En vivant dans la retraite et le silence, pour donner à l'étude tous les momens qu'il ne consacre pas à ses malades; en évitant de se montrer en public; en fuyant les plaisirs qui énervent le tem-

pérament, ôtent le courage et la santé, et disposent à la paresse ; en usant de toutes les ressources de son génie pour guérir ou au moins soulager ses malades ; en se piquant d'une probité à toute épreuve et du plus noble désintéressement ; en n'employant auprès de ceux que les maux et la douleur accablent, que les accens d'une grande sensibilité, et en portant dans leur âme la consolation et l'espérance ; en n'employant dans ses discours et ses écrits que le langage simple, mais frappant, de la vérité, et dédaignant les vains ornemens du mensonge et de l'imposture ; en prenant pour guide de ses actions, la délicatesse et l'honneur ; enfin, foulant aux pieds les vils moyens dont se servent l'ignorance et le charlatanisme, il ne doit point courir après le suffrage de la multitude en flattant ses goûts ; et oubliant la dignité de sa profession, qui ne lui permet point d'employer auprès de ses malades cette éloquence verbeuse et mensongère, partage ordinaire de la médiocrité.

Si je voulois joindre l'exemple aux préceptes, je pourrois offrir ici de nombreux modèles du tableau que je viens de tracer ; mais comme la modestie est aussi une des

vertus qui doivent le plus briller dans l'homme savant et honoré de la considération publique, je laisse à la sagacité de mes jeunes confrères à les distinguer ; le portrait que je viens d'en faire suffira pour les faire connoître. — Je passe à l'objet de cet opuscule.

Sans vouloir présenter ici la longue énumération des études qui doivent précéder celle de la médecine, je me bornerai à dire que la connoissance parfaite de la langue latine, et des notions du grec, me paroissent tellement indispensables, que je voudrois qu'on interdît l'entrée des Ecoles à ceux qui les ignoreroient ; que les premiers élémens des mathématiques et de la physique devroient être rigoureusement exigés ; enfin, qu'il est honteux pour l'art, de voir des jeunes gens, non-seulement étrangers aux connoissances que je viens d'indiquer, mais ne sachant pas même leur propre langue, s'asseoir hardiment sur les bancs des Ecoles, et conserver, le reste de leur vie, ce témoignage ineffaçable de leur ignorance et de leur mauvaise éducation.

Je suppose donc un jeune homme qui, après avoir terminé ses études académiques, vient dans cette capitale pour y continuer,

ou,

ou, plutôt, pour y commencer sa carrière médicale. Suivons-le pas à pas, et sans le perdre un instant de vue, accompagnons-le, pour ainsi dire, dans les différens cours, soit publics, soit particuliers, qu'il doit fréquenter, et voyons si la méthode que nous voulons qu'il suive, et la route que nous allons lui tracer, ne présentent pas quelques avantages pour son instruction, seul but auquel j'aspire. Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans cette exposition, divisons notre travail par semestres, comme l'enseignement de l'Ecole de Médecine de Paris, en examinant ce qu'il convient de faire pendant chacune des quatre années, qui sont ordinairement employées à compléter ce qu'on appelle le temps d'études ou de scolarité.

Ière. année. *Semestre d'hiver.*

C'est après les vacances, dans les premiers jours du mois d'octobre, que l'instruction publique, en général, reprend ses exercices; c'est aussi à cette époque que l'Ecole ouvre ses cours et rentre en activité. L'anatomie et la physiologie, les opérations chirurgicales et la chimie, forment à peu près l'ensemble des travaux de l'hiver, auxquels il faut joindre les cliniques, qui sont de tous les temps de l'année, et dont les leçons

vivantes n'éprouvent aucune interruption. Quant à l'élève, il ne peut et ne doit étudier, pendant ce premier semestre, que l'anatomie et la physiologie. Toutes les voix se réunissent ici pour n'admettre que cette seule occupation pendant les six mois d'hiver de la première année. L'anatomie, surtout, réclame une attention plus particulière; car, pour la physiologie, il peut se borner à n'en connoître que les plus simples élémens. Ses grandes vérités, ses nombreux détails et ses brillantes applications, peuvent se remettre à d'autres temps; mais l'anatomie, proprement dite, présente tant de choses à savoir et tant de difficultés à surmonter, qu'on ne sauroit trop tôt se rendre familières les premières, et les secondes moins pénibles à vaincre. Je ne parle point ici du but d'utilité générale qu'elle présente : les détracteurs même de ses détails et de son étude minutieuse, ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'elle est indispensable pour quiconque veut se livrer à l'étude de quelques-unes des branches de la science médicale. Eh bien! croyez-en les conseils des hommes les plus recommandables, de votre propre conscience, c'est à la connoissance scrupuleuse de l'anatomie

que vous devrez les succès qui, dans la suite, couronneront vos travaux : elle seule vous prépare à celle de toutes les autres branches de la médecine; elle seule vous en facilite l'étude : l'anatomiste seul peut juger de la futilité des systèmes en médecine ; lui seul connoît et signale les erreurs qui, malgré l'autorité d'un nom célèbre, se glissent quelquefois dans les meilleures productions médicales.

Nos petits Hippocrates modernes, que le travail et le dégoût attachés à l'étude de l'anatomie, et leur insouciance pour une solide instruction rendent étrangers à cette belle science, ne cessent de crier que le vieillard de Cos, quoique peu versé en anatomie, n'en fut pas moins un très-grand et très-célèbre médecin : cela est, en effet, prouvé pour Hippocrate. Mais que conclure de ce raisonnement ? qu'on peut, comme Hippocrate, être un mauvais anatomiste, mais n'en être pas moins un très-mauvais médecin. Bordeu, il y a vingt-cinq ans, et de nos jours M. Cabanis, ont semblé vouloir jeter quelque défaveur sur l'enthousiasme avec lequel les esprits se sont tournés, dans ces derniers temps, vers l'étude minutieuse de l'ana-

tomie ; mais l'un et l'autre a donné contre lui des armes trop puissantes, pour qu'il soit nécessaire de les réfuter : le beau travail du premier, sur les glandes et le tissu muqueux ; les nombreuses et savantes productions du second, prouvent, au contraire, que ces deux hommes célèbres ne sont pas seulement comme Hippocrate, de très-grands médecins, mais sont aussi de savans anatomistes. Un homme de génie, d'ailleurs, ne peut pas rester au-dessous de son siècle.

M. Cabanis n'a-t-il pas dit lui-même, dans son ouvrage sur *la Réforme de la Médecine*, « l'anatomie, considérée comme descriptive, n'a, pour ainsi dire, point de bornes : à mesure que les objets les plus frappans sont éclaircis, d'autres moins faciles à saisir se présentent ; de nouveaux mondes s'ouvrent devant nous ; et les bornes de l'horizon reculent toujours, au moment que nous croyons les atteindre. » Qu'ont fait les hommes avides d'instruction, si ce n'est de suivre cette filiation de découvertes puisée dans la nature même des choses.

L'étude de l'anatomie suppose nécessairement deux choses ; la théorie de la science,

et la pratique, ou les dissections. Les cours de l'Ecole de Médecine offrent, à cet égard, les plus nombreuses et les plus précieuses ressources. MM. Chaussier et Duméril, chargés de cette partie de l'enseignement, ne laissent rien à désirer, soit pour la solidité des principes, soit pour l'exactitude des descriptions. Mais il faut l'avouer, c'est surtout dans les amphithéâtres particuliers qu'on puise une instruction plus positive : d'ailleurs, la théorie est peu de chose sans les dissections, et celles-ci exigent un nombre considérable de cadavres, qu'on ne peut facilement se procurer que là. Les démonstrateurs eux-mêmes, animés d'une noble émulation, jaloux de captiver la confiance des élèves et d'en attirer un très-grand nombre, mettent dans leur enseignement, un zèle et une activité dont tous les avantages sont pour ceux qui suivent leurs leçons : car il ne faut pas se dissimuler que l'enseignement particulier de l'anatomie exige des efforts et un courage à toute épreuve. La répétition continuelle des mêmes objets, les dégoûts attachés à la vue et à l'odeur des matières animales en putréfaction ; la démonstration orale dans des lieux le plus souvent humides et malsains ; les courses nocturnes et les travaux

du cabinet, sont plus que suffisans pour ébranler la santé la plus parfaite et détruire sans ressource le tempérament le plus solide. Manoury, Bichat, moissonnés au printemps de vos jours, vous fûtes les victimes de votre zèle et de votre dévouement pour l'instruction! Mais que ne peuvent l'amour du travail et la noble ambition de la gloire, chez des hommes dont tous les momens sont consacrés au soulagement de leurs semblables! J'ai dit ailleurs : temps, repos, santé, la vie même, tout n'est-il pas sacrifié pour arriver péniblement à une réputation éphémère, qu'un instant peut détruire sans retour, et que les cris de l'envie ne cessent de vous disputer.

Ce qu'il faut dans le professeur pour transmettre aux autres le fruit de ses travaux et de ses études, il le faut à ceux qui l'écoutent, pour profiter de l'instruction qui leur est donnée, surtout quand c'est pour la première fois qu'ils étudient l'anatomie. Mais une chose que l'élève ne doit pas perdre de vue, c'est de ne jamais interrompre l'ordre et l'enchaînement des diverses parties de son instruction; c'est de ne jamais passer à un objet nouveau, sans connoître parfaitement ce qui a précédé, et de suivre scrupuleusement ce sage

précepte de Descartes, qui recommande « de conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connoître, pour monter peu à peu par degrés aux connoissances les plus compliquées. »

On conçoit que, pour parvenir à ce but, l'élève ne doit pas manquer une leçon ; car dès que la liaison et la suite des démonstrations sont interrompues, il est très-difficile de se remettre au courant : ces vérités, qui sont triviales, à force d'être senties et répétées, s'appliquent également à l'étude de toutes les sciences, et quiconque n'en fait pas la base et la règle de sa conduite en étudiant, court les risques de n'acquérir qu'une instruction superficielle et de n'avoir que des succès éphémères. La marche de l'esprit humain et l'enchaînement des idées, ne permettent point de suivre une autre route. Locke et Condillac l'avoient bien senti, puisque c'est sur cette grande et importante vérité que repose leur système d'éducation.

Le dernier s'exprime ainsi : « On verra que la vraie et l'unique méthode, est de conduire un élève du connu à l'inconnu ; qu'il suffit, par conséquent, de commencer par

ce qu'il sait, pour lui apprendre quelque chose qu'il ne sait pas encore, et le faire passer, sans effort, à une connoissance nouvelle : il faudra seulement être attentif à ne franchir aucunes des idées intermédiaires. » Aussi seroit-il peut-être plus important qu'on ne pense de s'assurer, avant de permettre l'entrée des Ecoles à un élève, du degré de son intelligence particulière, de la plus ou moins grande facilité qu'il a de saisir les divers points de vue sous lesquels une idée peut être envisagée, afin de l'habituer, à mesure qu'il avancera dans la carrière de ses études, à avoir un jugement sain et une logique lumineuse. Combien ne voyons-nous pas de jeunes gens, dont l'éducation a été peu soignée, il est vrai, et les humanités mal faites ou totalement négligées, employer un travail long et opiniâtre dans leurs études médicales et ne recueillir, après tant de peines, que les fruits amers d'une instruction tronquée. Que sont les mots dans une science, sans le raisonnement qui les classe, et le jugement qui en apprécie la valeur? Cette digression un peu longue, peut-être, paroîtra moins déplacée, si on réfléchit à quelles conséquences fâcheuses expose, dans la pratique

de la médecine, une instruction mal digérée.

J'observois plus haut, que l'élève devoit surtout s'appliquer à ne point interrompre l'ordre et l'enchaînement des leçons qu'il suivoit : il le doit, surtout pour l'anatomie, qui occupe ses premières veilles. Une attention non moins importante, c'est de faire marcher, autant que cela se peut, les dissections avec la théorie de l'anatomie ; et de ne point confier ces dernières à des mains étrangères ; quiconque n'a point disséqué et vu par lui-même, ne connoît jamais bien l'anatomie. Je sais que cela est difficile la première année, et je n'ignore pas qu'on se trouve très-souvent obligé d'avoir recours aux personnes chargées de surveiller les travaux anatomiques de l'amphithéâtre ; mais il faut sobrement user de cette ressource.

Je crois avoir fait disparoître, au moins en partie, ces inconvéniens, en publiant mon *Manuel de l'Anatomiste* (1), dans lequel je

---

(1) Manuel de l'Anatomiste, ou Traité méthodique et raisonné sur la manière de préparer soi-même toutes les parties de l'anatomie, suivi d'une description

me suis attaché à présenter une *Méthode raisonnée sur la manière de préparer soi-même toutes les parties de l'anatomie.* La description de ces mêmes parties, placée immédiatement après le mode de préparation, est succincte, il est vrai; mais complète et assez étendue même, pour tenir lieu, dans les premiers temps, d'ouvrages indispensables par la suite, mais trop longs, peut-être, pour ceux qui entrent dans la carrière anatomique. *Cet ouvrage élémentaire* offre un autre avantage : les médecins qui, depuis long-temps, ont perdu de vue l'anatomie et ses détails, les chirurgiens des petites villes et des campagnes, les officiers de santé des armées, qui, par la nature de leur service actif et ambulant, ne peuvent se charger d'une nombreuse bibliothéque ; les aspirans au doctorat y trouveront, en peu de mots, tout ce qu'il leur importe de connoître.

Ai-je atteint un véritable but d'utilité en

---

succincte, mais complète, de ces parties. Paris, chez Crochard, Libraire, rue de l'École de Médecine, n°. 3. Prix, 6 fr. 50 cent., et 8 fr. 40 cent. par la poste.

publiant mon *Manuel*, ou n'ai-je fait que multiplier, sans besoin, le nombre, déjà très-grand, des ouvrages sur l'anatomie; c'est ce qu'il me seroit difficile de dire, malgré le louable motif qui m'a fait entreprendre ce travail, malgré les soins et le temps qu'il a fallu y consacrer : le désir que m'avoient manifesté plusieurs personnes de mérite, de me voir travailler à un pareil ouvrage; les demandes réitérées des élèves qui ont suivi mes leçons; l'embarras où j'ai vu la plupart d'entr'eux; les difficultés que j'ai eues moi-même à surmonter dans mes premiers travaux anatomiques, ont été, je l'avoue, les puissans motifs qui m'ont déterminé à composer mon *Manuel*. D'ailleurs, à l'exception de Lieutaud, les anatomistes qui m'avoient précédé avoient gardé le plus profond silence sur cet objet; et malgré mon respect pour le travail de Lieutaud, je ne pouvois me dissimuler, que dans l'état actuel de nos connoissances, son ouvrage ne remplissoit que très-imparfaitement le but que je me proposois d'atteindre.

Le rédacteur d'un *Journal de Médecine*, dont j'honore le savoir et prise la critique sage et éclairée, a paru cependant m'adresser un reproche, en rendant un compte, d'ail-

leurs très-flatteur, de *mon Manuel de l'Anatomiste*. Il s'est attaché à relever le mérite des Précis de Médecine et de Matière Médicale de Lieutaud, dont j'avois parlé, un peu légèrement peut-être, dans mon Introduction, en disant que *ces deux ouvrages étoient au-dessous de la réputation de l'auteur*. M. Cabanis, dont l'opinion est aussi de quelque poids en médecine, s'exprime ainsi sur le médecin d'Aix. « Lieutaud, qui fut un homme de bon sens et même de quelque esprit, quoique d'ailleurs *ses deux Précis de matière médicale et de pratique soient au-dessous du médiocre*, etc. » Plus bas il ajoute (pour en revenir à mon *Manuel de l'Anatomiste*) : « Lieutaud avoit porté ses vues plus loin (que Winslow). Il avoit voulu, dans ses *Essais Anatomiques*, décrire les objets précisément comme pourroit les chercher ou les découvrir l'inventeur même de la science, en supposant qu'un seul homme fût capable d'en suivre tous les travaux, et d'en faire toutes les découvertes. Cette vue étoit belle ; mais *l'auteur en a manqué totalement l'exécution.* »

Je suis loin de m'appliquer ce que dit ensuite M. Cabanis, sur les travaux de ceux qui viendront après Lieutaud : mon zèle fut louable, je

le crois, quoique les résultats soient loin peut-être d'avoir répondu à mes efforts. J'ai montré la route ; quelque anatomiste, doué d'un plus grand talent, achevera, je l'espère, ce que je n'ai fait qu'ébaucher : mais j'ose prédire, que tout autre plan que le mien, ne remplira qu'imparfaitement les vues d'utilité que j'ai conçues. Je reviens à mon objet.

L'étude des fonctions de l'économie animale, se lie tellement avec celle de ses élémens constitutifs, qu'elle ne peut plus en être séparée. Cependant je crois qu'on peut se dispenser, le premier hiver, d'étudier à fond la physiologie : je crains d'autant moins de donner ce conseil, que je sais, par expérience, que les élèves reviennent volontiers, et avec beaucoup de plaisir même, à cette brillante partie de l'histoire naturelle de l'homme. Elle a tant d'attraits, cette physiologie ; elle exige si peu d'efforts, que, malgré soi, c'est l'objet de ses travaux, auquel on donne sans peine les plus longs momens : je dois avertir seulement, que son étude ne doit pas faire négliger celle de l'anatomie, beaucoup plus riche en faits, plus solide, et sans laquelle même on n'est jamais qu'un très-médiocre physiologiste.

1ère. année. *Semestre d'été.* Au semestre d'hiver de la première année, succède immédiatement le premier semestre d'été ; à cette époque, l'anatomie et la physiologie doivent être abandonnées pour faire place à d'autres occupations. Les matinées plus longues donnent aussi la facilité de se lever de plus grand matin. On peut donc commencer alors à suivre les cliniques, qu'il eût été inutile et même impossible de fréquenter plutôt. La nécessité de passer beaucoup de temps dans les amphithéâtres, l'air un peu vicié qu'on y respire, et plus que tout cela, le défaut de connoissances suffisantes pour mettre à profit la fréquentation des hôpitaux, doivent, pendant le premier semestre, interdire les cliniques à l'élève. Je reviendrai plus bas sur les avantages de ce genre d'instruction, et j'indiquerai les moyens d'en retirer le plus de fruit possible. Cet article est assez important, pour qu'on me permette de m'y livrer alors avec quelque étendue.

Les deux pathologies, la théorie des opérations chirurgicales, seront les occupations du premier semestre d'été : il est même indispensable de poursuivre l'étude des premières pendant le second semestre d'hiver, et de faire alors marcher de front l'anatomie

et la pathologie : cette dernière se compose de la description des maladies, et se trouve également comprendre de cette manière la séméïotique. La nosologie est une science moderne que l'on doit à Sauvages, quoique l'idée de classer les maladies ne lui appartînt pas ; avant lui, Sidenham et Boerhave avoient imaginé cette distribution, qu'il a exécutée, il est vrai, avec un succès tel, que tous ceux qui sont venus après lui, n'ont fait que le copier, tout en le critiquant.

Les progrès qu'ont faits, de nos jours, l'anatomie et la physiologie, les brillantes et heureuses applications que la médecine-pratique en a retirées, font espérer que les cadres nosographiques présenteront désormais une perfection, dont l'étude de la médecine retirera les plus grands avantages. L'ouvrage du professeur Pinel vient à l'appui de cette vérité. Quant à la pathologie elle-même, elle a été divisée par les scolastiques, en interne et en externe. Cette division, consacrée par le temps, est maintenue de nos jours avec rigueur ; et quoiqu'elle ne soit peut-être pas trop exacte, il faut la conserver. Le nom de nosographie, substitué par les modernes à celui de pathologie, ne change

rien à la chose, mais il est préférable, sous le rapport de l'expression technique : la même méthode convient également pour l'une ou l'autre nosographie ; car elles doivent procéder par les mêmes moyens d'analyse et d'enchaînement : chacune se divise elle-même en générale et en particulière ; et je n'ai pas besoin de dire qu'il faut être très-familier avec les principes généraux de cette science, avant de passer à l'exposition des faits particuliers. Ce n'est pas seulement pour l'étude des pathologies que cet avertissement est nécessaire ; il convient d'en faire également l'application à toutes les autres branches de la science médicale ; c'est pour avoir négligé de s'arrêter avec soin aux prolégomènes d'une science quelconque, qu'on se trouve si souvent embarrassé pour en bien saisir les nombreux détails, qui ne sont cependant que les élémens d'un tout parfait, dont les vérités générales et préliminaires sont comme les fils qui en lient les diverses parties.

De toutes les branches de la médecine, la pathologie est peut-être celle qui présente le moins de perfection. Sans doute, il ne faut en accuser que l'immensité des faits dont

elle

elle se compose : cependant les ouvrages publiés sur cette matière ne manquent pas ; les mémoires particuliers sont encore plus nombreux : mais la lecture des uns et des autres demande du choix et des précautions. Depuis l'organisation de l'Ecole, telle qu'elle existe aujourd'hui, la pathologie interne a été professée par MM. Pinel et Bourdier, et la pathologie externe par M. Lassus, avec un succès qui fait espérer que les efforts de ces savans ne seront point perdus pour la science ; tout porte à croire, au contraire, que le temps n'est pas éloigné où cette partie de l'art médical rivalisera de succès et de perfection avec les autres branches de la médecine (1).

---

(1) Au moment où je me disposois à faire imprimer cet Essai, la mort a enlevé M. Lassus : c'est M. Richerand qui le remplace : dans une chaire illustrée par son prédécesseur, et en marchant sur ses traces, il justifiera la réputation que lui ont acquise d'une part, ses cours particuliers, que de nombreux élèves suivoient avec beaucoup d'empressement ; et de l'autre, des ouvrages estimables, dans lesquels les principes d'une saine doctrine sont exposés avec beaucoup de clarté.

Si l'élève se pénètre bien de l'obligation d'étudier avec beaucoup d'assiduité et de méthode, l'une et l'autre nosographie, il en résultera pour lui, entr'autres avantages, celui de reconnoître au lit du malade, les nombreuses altérations dont sa mémoire doit, à chaque instant, lui retracer le portrait fidèle : l'étude de la pathologie n'a point d'autre but, et l'application de ses principes ne peut se faire que sur les malades eux-mêmes.

Je sais que plusieurs médecins ne professent pas la même opinion ; ils voudroient, au contraire, que l'élève fût conduit de suite, et, pour ainsi dire, vierge encore de toute lecture médicale, auprès des malades, pour y reconnoître, par la vue répétée des maladies, l'ordre et la marche des dérangemens qui surviennent à notre économie. On conçoit que dans l'enfance de l'art, lorsque les bons ouvrages manquoient ou étoient en petit nombre et d'une difficile acquisition, cette méthode pouvoit présenter de grands avantages, comme elle est peut-être la seule convenable ; mais dans l'état actuel de l'enseignement médical, elle entraîneroit beaucoup d'inconvéniens, et feroit perdre un temps considérable.

Quelle que soit, d'ailleurs, la marche que l'on suive, la pathologie demande du temps et une grande assiduité : aussi est-ce à cette partie, longue et difficile de son instruction, que nous désirons que l'élève sacrifie le plus de momens, et donne le plus d'attention. Selon qu'il se destine à l'exercice de la médecine ou de la chirurgie, il doit alors poursuivre plus long-temps l'étude de l'une ou de l'autre des deux pathologies.

Malgré l'excellence du cours de pathologie que faisoit M. Lassus à l'Ecole, les élèves ont marqué depuis quelques années un goût particulier pour celui que fait M. Boyer, à l'Hospice de la Charité. Nous croyons ce dernier d'autant meilleur, qu'il dure toute l'année, se fait tous les jours, et s'alimente nécessairement des cas nombreux de pratique qu'offrent la grande quantité d'individus reçus à l'Hospice, et dont les maladies particulières deviennent ainsi des applications vivantes et toujours nouvelles des principes émis par le professeur. Quelques autres cours particuliers faits sur la même matière, offrent également aux élèves la facilité de se perfectionner dans cette branche importante de leurs études médicales.

La théorie des opérations chirurgicales et un cours de chimie générale, doivent remplir les momens que ne prend point l'étude de la pathologie, et compléter le premier semestre d'été. Mais comme l'élève sera obligé de revenir sur les opérations et principalement sur la chimie, il peut se dispenser, la première année, de leur donner une grande application.

Il ne se fait point de chimie à l'Ecole pendant l'été, ni de cours d'opérations : c'est donc dans les écoles particulières que l'élève doit chercher ce genre d'instruction. Quelles que soient celles auxquelles il donne la préférence, nous sommes obligés de l'avertir que le Muséum d'Histoire Naturelle (Jardin des Plantes) lui offre pour la chimie les plus précieuses ressources. Le cours de chimie générale qui s'y fait tous les ans, est précisément celui qui convient le plus aux éleves qui ne sont point encore initiés dans les secrets de cette belle science. Munis des connoissances générales qu'ils puiseront dans ce cours, ils pourront alors retirer le plus grand fruit de celui de l'Ecole, qui est aussi plus directement applicable à l'art de guérir, et qui, sous ce rapport, convient davantage à l'étudiant en médecine.

La théorie des opérations chirurgicales ne demande qu'une légère application, car elle se trouve liée avec l'étude de la pathologie externe, dont elle fait partie : un cours suffira, parce que l'année suivante, la pratique des opérations exigera qu'on revoie avec beaucoup d'attention tout ce qui concerne leur théorie.

Au semestre d'été, succèdent les vacances, après lesquelles les études reprennent leur cours accoutumé. Pour l'élève, les vacances sont un temps précieux, non pour se livrer aux plaisirs et s'abandonner à une honteuse oisiveté, mais pour mettre en ordre les connoissances qu'il a acquises pendant l'année qui vient de s'écouler : car, qu'il se le persuade bien, il est obligé, de temps en temps, de faire une espèce d'inventaire de ses connoissances ; sans cela, comment pourra-t-il mettre de l'ordre dans les objets de son instruction, et savoir s'il peut faire succéder de nouvelles études à celles qui l'ont déjà occupé ; c'est ce qui n'arrive que trop souvent. L'élève croit posséder tout ce qu'il a entendu dans un cours, parce qu'il l'a suivi ; et sans autre garantie, il continue à en fréquenter de nouveaux, qui effacent de sa mé-

moire ce qu'il croyoit savoir ; une fois cette marche prise, on ne peut se décider à revenir sur ses pas ; on se persuade n'en point avoir besoin, et on manque ainsi le but de ses travaux. Depuis quand croit-on que la médecine peut s'apprendre sans ordre, sans méthode ; que le développement et la filiation des diverses parties qui la composent, peuvent entrer, sans peine et sans effort, dans l'esprit des élèves! La marche de l'entendement humain et l'enchaînement des idées se refusent à cette bizarre manière de voir : aucune science, au contraire, n'exige des efforts plus soutenus, et une marche analytique plus rigoureuse : les objets qui la composent sont si multipliés et quelquefois hérissés de tant de difficultés, qu'on peut avancer hardiment, que l'élève qui ne mettra pas tous ses soins à étudier avec beaucoup de méthode, perd son temps, ne s'instruit pas, et est destiné à augmenter la foule de ces guérisseurs, la honte de l'art et de leur siècle. Une folle envie de savoir, la présomption de croire qu'on peut tout apprendre en même temps, une certaine facilité que donne la jeunesse, et l'activité d'esprit propre à cet âge, portent quelques élèves à suivre indistincte-

ment tous les cours de la saison, sans choix comme sans but: accumulant ainsi dans leur tête une foule d'objets souvent incohérens et toujours mal digérés, ils étouffent les germes des heureuses dispositions qu'ils avoient apportées en arrivant dans les écoles, et qu'une mauvaise direction pervertit totalement et détruit sans retour.

Sumite materiam vestris, qui *discitis*, æquam
Viribus, et versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri . . . . . HORACE.

Ceux qui suivront le plan que nous avons cru devoir leur tracer, n'agiront point ainsi. Pour s'épargner des regrets superflus, ils reviendront, comme je l'observois plus haut, pendant les vacances, sur les objets qui les ont occupés dans le cours de l'année : mais pour retirer de grands avantages d'un pareil travail, il est indispensable de prendre des notes des cours auxquels on assiste. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire, comme le font quelques jeunes gens, de transcrire à la hâte et avec une précipitation vraiment risible, toute la leçon du professeur : en bien saisir les faits principaux et leur enchaînement, conserver très-exactement l'ordre et la méthode que suit le professeur, voilà ce qu'il importe de prendre en notes.

Cette marche, il est vrai, demande de la sagacité et beaucoup de justesse dans l'esprit, et tous les élèves n'en sont pas également pourvus. Mais je soutiens que celui qui n'est pas en état de faire l'analyse d'une leçon ou d'un cours entier, le sera bien moins de débrouiller l'espèce de chaos qu'il aura entre les mains, s'il a transcrit sans discernement tout ce qui est sorti de la bouche du professeur pendant une heure entière. Au reste, on ne peut donner ici que des préceptes très-généraux; et c'est, d'ailleurs, un des plus grands inconvéniens de l'enseignement oral et public. Ces inconvéniens cependant seroient peu de chose, si on n'admettoit pour étudier la médecine, que des jeunes gens qui déjà eussent appris l'art de distribuer leurs idées, de les classer, et dont la logique fut, pour ainsi dire, formée : mais poursuivons notre objet.

2ème. année. *Semestre d'hiver.*

A la rentrée des Écoles, l'élève doit reprendre l'étude de l'anatomie et de la physiologie, continuer les pathologies, et se perfectionner dans la chimie : de cette manière, ses travaux se multiplient, mais sans se nuire; et sans être compliquées, ni surchargées, ses études deviennent seulement plus variées. Je

n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit des pathologies, je passe donc à l'anatomie et à la chimie. Plus fort et plus exercé aux travaux de la première de ces sciences, l'élève doit s'en occuper pendant la deuxième année, de manière à n'y plus revenir, au moins quant à la théorie ; car, pour les dissections, il ne peut trop s'y livrer ; et comme à cette époque de ses travaux anatomiques, les objets lui sont plus familiers, son esprit est aussi plus tranquille, il lui reste plus de temps, ce qui lui permet de prendre une grande connoissance de la physiologie, qu'il doit posséder à fond et dans tous ses détails à la fin du second semestre d'hiver.

La chimie a fait, de nos jours, de tels progrès, et présente dans les ouvrages publiés jusqu'ici, comme dans son enseignement, une si grande perfection, qu'on doit s'attendre à ne point éprouver d'obstacles dans l'étude de cette science. La facilité qu'on y trouve et les progrès rapides qu'on y fait, éblouissent plusieurs jeunes gens, et leur font négliger le véritable but de leur instruction, pour s'occuper, avec trop de complaisance, d'une branche de la médecine, dont l'utilité pour eux ne sauroit être contestée, il est vrai,

mais à laquelle cependant il ne faut pas consacrer tous ses momens.

La chimie ne s'apprend point dans les livres, mais dans les cours faits en grand, où les expériences, souvent répétées et exécutées avec habileté, parlent plus aux yeux qu'à l'esprit. De tous ceux qui se font dans les diverses écoles publiques de Paris, il n'en est point de plus complet que celui de l'Ecole de Médecine : le mérite éclatant des deux professeurs chargés de cette branche de l'enseignement médical, les moyens de toute espèce prodigués par l'Ecole pour donner à ce cours l'éclat dont il brille, les noms des Fourcroy, des Déyeux, ne contribuent pas peu, il est vrai, à entraîner la foule des élèves à leurs leçons : le premier, surtout, que la renommée place, à juste titre, à la tête des chimistes français, s'est fait un nom tellement célèbre, et par ses immortels écrits, et par ses savantes leçons, que la science, loin de lui laisser quelques conquêtes à faire, a, pour ainsi dire, manqué à son vaste génie. Mais sans sortir ici de l'objet qui m'occupe, qui n'a pas été témoin de l'enthousiasme qu'ont excitées dans leurs temps les brillantes séances, dans lesquelles l'illustre auteur du

Système des connoissances chimiques, exposoit avec tant d'éloquence les miracles de la nouvelle science, dont il rendoit l'étude si attrayante! Le Gouvernement, en l'appelant à de plus hautes fonctions, a privé l'enseignement d'une de ses plus vives lumières.

Ceux qui ont entendu M. Fourcroy, ont surtout été frappés de la clarté et de l'ordre admirable avec lesquels les idées les plus saines et les plus fécondes se développoient et s'enchaînoient; c'est à ces qualités précieuses que furent dus les succès qui couronnèrent, il y a quelques années, les cours de chimie de l'Ecole de Médecine. Après dix à douze leçons faites par le professeur Déyeux, dont le talent, dans les analyses et les expériences chimiques ne peut être comparé qu'à celui des Vauquelin, des Klaproth, etc., M. Fourcroy résumoit d'une manière aussi lumineuse que savante, dans une seule séance, tout ce qui avoit été offert, jusque-là, à l'avide curiosité des élèves, et leur présentoit ainsi le tableau rapide, mais complet, d'une foule de propositions, dont le développement avoit eu besoin de la marche lente, mais sûre, des expériences. C'est ainsi que je désirerois que tous les cours se fissent; c'est de cette ma-

nière qu'étudient les bons esprits : tout ne peut pas rester dans la mémoire ; mais il est indispensable que les principes généraux, que les vérités fondamentales y soient fortement gravées, et nous ne connoissons pas de meilleur moyen, pour arriver à ce but, que celui que nous venons d'exposer.

Si l'élève a suivi, avec soin, la marche analytique que nous lui avons tracée jusqu'ici, il doit à la fin du semestre d'hiver de la deuxième année, connoître parfaitement l'anatomie et la physiologie : à cette époque, la pathologie doit également lui être assez familière, pour qu'il puisse faire alors une heureuse application des points de doctrine et du cadre nosologique qu'il s'est formé, aux maladies, dont la fréquentation des hôpitaux lui fournit chaque jour le déplorable, mais utile tableau. Malgré la grande instruction qu'il retire de cette partie de ses travaux, loin d'abandonner encore l'étude de la science nosographique, il doit, au contraire, à mesure qu'il devient plus fort et plus instruit, comparer les diverses méthodes de classification des auteurs, leurs descriptions des maladies, s'habituer de bonne heure à se faire une idée précise et vraie d'une maladie

dans son état de simplicité, et la ramener constamment à un système général de classification quelconque ; sans cette marche pénible, mais indispensable, il est impossible, dans l'état actuel de la science médicale, de rien entendre à la description des maladies.

La chimie présente moins de difficultés : la science et l'art, la théorie et les expériences marchent de front et ne peuvent pas être isolées : comme ces dernières sont exposées dans chaque séance par le professeur même, l'élève peut se dispenser de les répéter, à moins qu'il n'ait un goût décidé pour cette branche des sciences physiques.

2ème. année. *Semestre d'été.*

Aux travaux de l'hiver, qui vient de s'écouler, succèdent immédiatement ceux du deuxième semestre d'été. D'autres études vont occuper l'élève : ils réclament même de sa part, une attention plus particulière ; car il faut l'avouer, c'est ici la transition la plus défectueuse. En effet, passer de l'anatomie à la thérapeutique, de la chimie aux opérations, et de la pathologie à la botanique, n'est point suivre le conseil de Descartes, que nous citions plus haut, ni les préceptes du professeur Cabanis. Mais tel est le sort

attaché à toutes les institutions humaines, qu'un certain côté foible s'y fait toujours sentir ; ce qui doit nous avertir de notre impuissance, et nous tenir en garde contre les efforts ambitieux de quelques génies moins sages que hardis, qui, dans leurs conceptions exaltées, voudroient nous persuader que la nature, pour eux seuls, a dévoilé ses secrets.

Les principes de la botanique, des élémens de matière médicale, et la pratique des opérations chirurgicales, telles seront les occupations de l'élève pendant le semestre d'été de la deuxième année. Ces divers cours demandent une assez longue application ; mais quoique très-étendus, on peut les cultiver tous également avec le même succès, par le rare mérite et la grande perfection avec lesquels ces diverses branches de l'instruction sont professées. Comme la matière médicale est, pour ainsi dire, le résultat de la chimie et de la botanique, elle ne peut être étudiée avec un grand fruit que l'année suivante ; son but étant le mode d'application des substances que fournit la nature pour la guérison des maladies, cette partie de la pathologie thérapeutique ne présente pour l'élève

qu'une utilité et un intérêt encore éloignés. C'est ici, surtout, que les réformes, amenées par les découvertes de la chimie, ont été utiles et nécessaires : nous reviendrons plus bas sur cet objet.

Il n'en est pas de même de la botanique, qui ne laisse rien à désirer pour la perfection de ses méthodes, comme pour celle de son enseignement : son étude est très-attrayante. Les objets dont elle se compose, la manière dont elle est professée, sont les principales causes de sa perfection.

Avant Tournefort, tout n'étoit que confusion et désordre dans la botanique : cet homme infatigable, doué du génie le plus fécond, classa toutes les plantes, d'après un système qui fait encore l'admiration des savans, malgré les beaux travaux des Linné, des de Jussieu, etc. : c'est dans le jardin de l'Ecole de Pharmacie, rue de l'Arbalête, que les élèves peuvent aller méditer le système de Tournefort, il y est conservé dans toute sa pureté ; ce système, ingénieux et brillant, donna l'essor aux amans de la nature, et la botanique fut cultivée avec une ardeur qui tint de l'enthousiasme : ce fut Tournefort qui eut la gloire de produire cette révolution ; et

l'impulsion qu'il avoit donnée, loin de s'affoiblir, produisit, au contraire, les plus heureux effets ; mais le flambeau qu'il avoit allumé, quoique brillant de la lumière la plus vive, pâlit un peu devant le génie de Linné. Ce grand homme éleva à la science de la nature, et en particulier à celle de la botanique, un monument qui sera respecté par les siècles. C'est d'après sa méthode qu'est distribué le jardin de l'Ecole de Médecine, nouveau bienfait offert à l'instruction des élèves.

Les systèmes de Tournefort et de Linné, créés par la vive imagination de leurs auteurs, avoient peut-être le défaut de ne point se rapprocher assez de la marche de la nature dans la formation et le développement des végétaux; il étoit assez facile de s'apercevoir de cet inconvénient : mais qui pouvoit oser porter une main sacrilége sur le système de Linné, objet de la vénération de tous les savans? Tenter un pareil projet, étoit au-dessus des efforts des esprits vulgaires ; le génie de Jussieu l'exécuta avec un succès qui mérita les éloges même des admirateurs les plus zélés de la méthode Linnéenne. Ce système, qui repose sur la germination des plantes, et qui est, pour ainsi dire, l'interprète fidèle

des

des opérations de la nature dans la production des végétaux, est exposé au Muséum d'Histoire Naturelle, avec un soin digne des plus grands éloges.

L'élève peut donc choisir parmi tant de richesses offertes à son avide curiosité : à l'Ecole de Médecine, au Muséum, comme au Collége de Pharmacie, la botanique est professée avec une telle perfection, qu'on chercheroit vainement à donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces trois Ecoles : les noms de MM. Richard, Desfontaines et Guyart, sont les garans de cette perfection. Malgré l'attrait et le charme attachés à l'étude de cette brillante partie de l'histoire Naturelle, j'engage beaucoup l'élève à ne pas trop s'y abandonner ; car ses détails étant immenses, elle absorbe un temps considérable ; et pour exercer la médecine, il suffit de bien connoître ce qu'on appelle la physiologie ou physique végétale, et d'y joindre, après s'être fait une bonne idée d'un système quelconque, la connoissance des plantes les plus généralement admises dans le traitement des maladies : pour remplir plus complétement cet objet, l'élève suivra, pendant ce 2e. trimestre d'été, les herborisations, qui ont le double

avantage d'être utiles à sa santé, en lui offrant un exercice aussi agréable que salutaire, et de le familiariser, sur le lieu même, avec les substances végétales qu'il emploîra plus tard pour la guérison des maladies.

A cette époque, se trouve également placée l'étude de la matière médicale, qui demande d'autant plus de discernement et de soin, que ses méthodes d'enseignement sont moins perfectionnées : mais comme il est indispensable de remettre à une autre année la connoissance approfondie de cette branche importante de la pathologie thérapeutique, je pense qu'on peut s'en tenir, pendant la première année, à ses notions les plus générales : un cours suffira. Le deuxième semestre d'été sera plus que suffisamment rempli par les opérations chirurgicales, les maladies des os, les bandages et appareils : l'élève peut même, s'il le préfère, remettre la pratique des opérations à l'hiver suivant ; la saison plus favorable, qui lui permet d'avoir à sa disposition une plus grande quantité de cadavres, et l'espèce de surcharge donnée aux travaux de l'été, autorisent cet arrangement ; mais en général il ne doit, dans ses études, consulter que son zèle et son activité.

Les maladies des os sont aussi fréquentes que variées ; les ulcères, les plaies, ne le sont pas moins : les unes et les autres demandent, pour leur guérison, autant d'adresse dans l'application des moyens topiques ou mécaniques, que de savoir et de talent pour ordonner ces moyens, et les employer à propos : c'est aux armées, à la suite d'une grande bataille, qu'on doit faire preuve d'une habileté aussi active qu'industrieuse dans le pansement des blessés ; c'est là que les momens se comptent et sont mis à profit. Que l'élève se familiarise donc de bonne heure avec les bandages et appareils ; qu'il ne borne pas son ambition à ne connoître que ceux dont parlent les ouvrages publiés sur cette matière ; qu'il s'attende, au contraire, à rencontrer dans la pratique, des circonstances nombreuses où il sera obligé de varier à l'infini, et de suppléer sans cesse à ce qu'il aura appris. Les livres ne peuvent pas tout contenir ; mais on peut avancer avec certitude, que l'élève qui se sera plus formé, pendant ses études, au manuel des bandages et appareils, sera aussi moins embarrassé lorsqu'il faudra créer de nouveaux moyens de guérison pour quelque espèce de dérangement ou de maladie

chirurgicale, qui ne se trouvent point dans les Traités les plus généralement estimés.

Les cours de l'Ecole offrent sur cet objet les plus grandes ressources : mais comme c'est pendant l'hiver que le professeur Lallement démontre, avec cette clarté et ce profond savoir qu'on lui connoît, les bandages propres aux maladies des os, dont il est chargé de faire le cours ; comme les élèves, excepté ceux qui sont attachés spécialement à l'Ecole (et c'est le petit nombre), n'y sont point exercés ; c'est dans les cours particuliers qu'ils chercheront à se perfectionner dans cette branche de leur instruction.

Mais les grands hôpitaux sont la véritable école qu'ils doivent fréquenter : c'est là que s'exerce tous les jours, le génie inventif des habiles chefs qui les dirigent. Nous reviendrons plus bas sur cet objet, en parlant des cliniques.

3ème. année. *Semestre d'hiver.*

Ce que nous avons conseillé à l'élève de faire pendant les vacances de la première année, doit être observé, à plus forte raison, pendant celles de la seconde : cela devient d'autant plus indispensable, à mesure qu'il avance dans la carrière de ses études, que les objets de son instruction se multiplient

davantage, exigent une attention plus soutenue, et deviendroient bientôt la source d'une confusion dont il ne pourroit sortir, s'il n'a pas l'attention de classer dans son esprit, avec beaucoup d'ordre et de méthode, les faits nombreux qui auront été présentés à ses méditations pendant le cours de chaque année.

L'hiver de la troisième année le rappelle dans les amphithéâtres, où l'anatomie réclame encore ses soins. Cette fois, à la vérité, il peut se dispenser d'en suivre la théorie, il peut même se borner aux dissections les plus pénibles et les plus embarrassantes, comme celles des nerfs, de certaines artères, du cerveau, des yeux, etc.; mais s'il donne moins de temps à l'anatomie descriptive proprement dite, et aux dissections, il doit, pour y suppléer, et pour remplir utilement ses momens, faire l'anatomie pathologique, dont l'étude se trouve alors très-bien en rapport avec les occupations des hôpitaux; car, à cette époque, on ne doit plus manquer les cliniques : les occasions fréquentes qu'on a de faire ou de voir faire des ouvertures de cadavres, fournissent les moyens de constater la vérité, et multiplient, pour ainsi dire, les preu-

ves des faits qui sont exposés dans les cours d'anatomie pathologique.

Le goût et l'étude de l'anatomie pathologique, ne datent que de quelques années : nous ne pouvons trop recommander à l'élève de lui consacrer de nombreux instans ; elle seule peut éclairer le praticien dans la conduite qu'il doit tenir, relativement à une infinité de maladies, qu'il lui seroit difficile de connoître sans son secours. Le beau travail du professeur Corvisart, sur les maladies organiques du cœur, vient à l'appui de ce que j'avance. Dans cette étude, cependant, il faut savoir s'arrêter, être en garde contre soi-même : il faut avoir bien examiné, avant de décider, si telle ou telle affection morbifique est la cause véritable de la mort du sujet. Les erreurs les plus grossières sont ici à côté des plus grandes vérités ; et les méprises, même légères, ne peuvent conduire qu'à des raisonnemens faux, à une pratique hasardeuse et funeste. On doit donc dans l'autopsie cadavérique, et dans l'examen attentif des désordres qui ont amené la mort du malade, savoir bien distinguer ce qui appartient à la maladie, de ce qui n'est que l'effet de la mort. Dans ce dernier état, en effet, la cou-

leur, la consistance, le volume des viscères ne sont plus les mêmes; les fluides, étrangers à la maladie qui a été la cause de la mort, s'épanchent dans les cavités, filtrent à travers le tissu des parties, peuvent en imposer sur leur véritable nature, et sur la cause de leur épanchement: la situation des parties n'offre pas moins de variété: tout concourt donc à en imposer à l'esprit et aux sens dans les ouvertures de cadavres: or, ne vaut-il pas mieux, dans cette espèce d'incertitude, renoncer aux faits équivoques, pour ne s'en tenir qu'aux vérités bien démontrées, et préférer une instruction moins abondante, mais solide, à une richesse qui n'est qu'apparente et illusoire?

A l'étude de l'anatomie pathologique, dont on ne peut trop s'occuper pendant le troisième et le quatrième semestre d'hiver, il faut joindre la pratique des opérations chirurgicales, auxquelles rien n'empêche plus de se livrer avec tout le soin qu'exige l'importance d'un pareil objet. Mais ce n'est pas assez d'assister, par exemple, à l'excellent cours que fait le Nestor de la chirurgie française à l'Ecole de Médecine; sa doctrine éclairée et savante, ses préceptes lumineux, son ex-

périence consommée, que quarante ans de succès rendent si précieuse, ne peuvent point dispenser l'élève de s'exercer lui-même à la pratique des opérations.

Cette partie de l'art a reçu, de nos jours, une telle perfection, qu'on ne peut plus espérer de rien ajouter à l'éclat dont elle brille, depuis cinquante ans, surtout en France. De quelque côté que l'élève tourne ses regards ou porte se pas, il sera témoin des triomphes éclatans obtenus par la chirurgie. C'est dans les hôpitaux, c'est sur le champ de bataille qu'il verra les grands chirurgiens armés d'un fer salutaire, arracher des victimes à la mort, en unissant à la dextérité la plus étonnante, le savoir le plus étendu.

Telles seront les occupations de l'élève pendant le semestre d'hiver de la troisième année; dissections difficiles et qui demandent beaucoup d'habileté : anatomie pathologique liée aux occupations des hôpitaux et aux ouvertures cadavériques des individus morts dans cet intervalle; pratique des opérations chirurgicales; enfin, pour compléter tous ces travaux, l'élève reverra la chimie, dont il suivra les expériences, avec beaucoup de soin et d'assiduité.

A la sortie du troisième semestre d'hiver, l'élève doit se trouver muni d'une ample provision de connoissances; aussi peut-il alors se livrer à des occupations plus sérieuses et plus multipliées, qui cependant lui coûteront moins de peine et de travail, que ses premières études. La physique médicale, science nouvelle, créée de nos jours, réclame toute son attention : non-seulement il puisera dans cet excellent cours, la connoissance des lois auxquelles sont soumis les organes et les fonctions de l'économie vivante, mais il y trouvera également exposées l'histoire particulière des tempéramens, les constitutions médicales, l'hygiène enfin, qui est à la pratique de la médecine, ce que la physiologie est à l'anatomie. C'est à l'Ecole seule qu'il pourra suivre les grands et magnifiques développemens que le savant Hallé a su donner à cette branche, autrefois si bornée, de la médecine. Une année ne suffira point pour en embrasser toute l'étendue; le cours lui-même est partagé en deux grandes divisions, traitées chacune pendant un semestre différent, ce qui force à lui consacrer deux étés. A cette étude si riche et si attrayante, l'élève doit joindre celle de la matière médicale, qu'il n'a fait

3ème. année.
Semestre d'été.

qu'ébaucher l'année précédente, et ajouter à ces premiers travaux, les herborisations et un cours d'anatomie comparée.

La matière médicale, fille, pour ainsi dire, de la botanique et de la chimie, n'est pas aussi avancée, à beaucoup près, que ces deux sciences, malgré les efforts qu'ont faits, de nos jours, quelques hommes très-recommandables, pour la mettre au niveau des autres branches de la médecine : je crois qu'il sera difficile de lui donner encore, de quelque temps, la perfection dont peuvent se glorifier les deux sciences, dont elle suit, trop en esclave, osons le dire, les caprices et les changemens; aussi doit-on apporter beaucoup de soins et d'attention dans la manière de l'étudier. La matière médicale, comme on l'a dit, ne fait pas le médecin ; mais le médecin, sans matière médicale, ne guérit point ses malades.

La chimie et la botanique peuvent très-bien s'apprendre dans les cours, soit publics, soit particuliers ; mais la matière médicale est loin de présenter les mêmes avantages.

Il faut des études longues et bien dirigées pour faire des progrès dans cette partie de la l'art de guérir. Il ne suffit pas, en effet, de

lire la description de quelques médicamens et d'assister à un cours où l'on en parle ; il faut encore les voir, les toucher, les sentir, les comparer ; et après les avoir bien étudiés dans leur état de simplicité, suivre cette étude dans leur combinaison au moins réciproque : de là dérive la division des médicamens en simples et en composés. La première étude appartient à l'histoire naturelle, et la seconde à la pharmacie : voilà donc une extension donnée à la matière médicale ; extension qui oblige l'élève à avoir des notions, au moins générales, de ces deux sciences. Quelles ressources le Muséum d'Histoire Naturelle ne lui offrira-t-il pas pour la première ! Le mérite des professeurs, la grandeur et la beauté du local, la multiplicité, l'ordre et la richesse des objets d'instruction, la saison, enfin, qui invite à fréquenter les promenades et les lieux ombragés de verdure, tout concourt à diriger l'élève vers le Jardin des Plantes. Là se fait également le cours d'anatomie comparée, qui, se partageant comme celui d'hygiène, en plusieurs grandes séries, demande qu'on y consacre deux étés. L'illustre professeur chargé de cette partie de l'enseignement, a laissé bien loin derrière lui tous ceux qui

s'étoient occupés du même objet; son vaste génie a su embrasser l'immensité des faits dont se compose l'anatomie comparée, et les distribuer avec un ordre si admirable, que tout dans cet excellent cours s'enchaîne et se lie d'une manière aussi savante qu'ingénieuse :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Semblable à ces grandes compositions des Raphaël, des Lebrun, des Rubens, etc., qui, par l'heureux mélange de couleurs différentes, offrent à l'œil enchanté un tout ravissant et parfait.

Quant à la pharmacie, on peut en remettre l'étude à l'année suivante : malgré son utilité bien démontrée, il est difficile d'y faire de grands progrès, à moins de manipuler soi-même, ce qui est impossible quand huit cents élèves suivent le même cours ; chacun, d'ailleurs, dans sa pratique particulière, doit se faire une manière propre de distribuer et de combiner ses moyens de guérison, qui s'éloigne très-souvent de ce que les livres ou les cours ont appris. Le médecin, loin d'être assujetti à suivre telle formule plutôt que telle autre, doit se créer, au contraire, une matière médicale,

dont son expérience confirmera le succès et la bonté. C'est de cette manière, sans doute, que la matière médicale s'est enrichie, et que plusieurs formules accréditées et sanctionnées par le temps, commandent, jusqu'à un certain point, la vénération de l'homme de l'art. Mais il y a loin de cet aveugle respect de quelques médecins routiniers pour telle formule, qui n'a quelquefois de recommandable que sa vétusté, à cet esprit de sagacité qui dirige un médecin sage et instruit dans le choix et la composition de ces formules ambitieuses, qui sont comme l'ancre de salut et le manteau scientifique dont s'enveloppe la multitude ignorante. « Ce qui distingue d'ailleurs, dit l'illustre auteur de la Nosographie philosophique, l'homme doué d'un savoir solide, ce n'est pas de prescrire telle ou telle formule plus ou moins élégante ou compliquée, *objet de pure convenance*; mais de suivre avec l'attention la plus scrupuleuse l'ensemble et la série successive des symptômes, et de pénétrer la direction qu'affecte la nature, pour la seconder si elle est favorable, ou la détourner si elle est contraire. »

Les jeunes gens sont très-amateurs, en géné-

ral, des formules, et ils s'imaginent qu'aucune maladie ne pourra leur résister, s'ils ont un remède pour chaque symptôme, une formule pour chaque indication que la marche de la maladie leur présentera. Funeste erreur! qu'ils ouvrent les écrits des grands maîtres, ils verront que c'est avec des moyens simples et des médicamens peu compliqués qu'ils guérissoient leurs malades. La médecine des Arabes, celle des médecins qui précédèrent la renaissance des lettres, fourmillent de ces recettes bizarres, par lesquelles leurs auteurs se flattoient, comme l'observe judicieusement M. Parmentier, de communiquer toutes les propriétés à leurs remèdes, en y faisant entrer toutes les drogues. Plus bas, le savant auteur que je viens de citer ajoute : « que nos polypharmaques se pénètrent bien de cette vérité, que les formules compliquées sont les enfans de l'ignorance ; qu'on n'obtient de succès en médecine, qu'en raison inverse de la multiplicité de remèdes qu'on prescrit ; que les médicamens les plus efficaces ne sont absolument rien sans la méthode de les appliquer, et que, dans beaucoup de circonstances, le génie seul doit suppléer à tout. »

Quoique la série des cours faits à l'Ecole de Médecine ne comporte pas celui de pharmacie, cependant le laborieux est infatigable M. le professeur Déyeux a bien voulu se charger d'en faire un tous les ans, dont les élèves retirent les plus grands avantages. Dire que M. de Jussieu est chargé du cours de matière médicale à l'Ecole de Médecine, c'est me dispenser d'en faire l'éloge. Mais l'obligation où sont les élèves de voir et de toucher par eux-mêmes les substances médicamenteuses, leur impose la nécessité de se transporter dans les cours particuliers pour prendre une connoissance plus approfondie de cette partie de leur instruction : ainsi sera rempli le semestre d'été de la troisième année.

Enfin, il ne reste plus qu'une année à l'élève pour compléter ses études médicales et se présenter pour subir ses examens. A cette époque il doit redoubler de zèle et d'activité ; car non-seulement de nouveaux objets se présentent encore à ses méditations, mais il doit de plus, et à mesure qu'il avance vers la fin de ses études, faire un tableau général de ses connoissances, récapituler tout ce qu'il a appris, et en former

4ème. annnée
Semestre d'hiver.

un ensemble méthodique et parfait. Or, je le demande maintenant, s'il n'a pas, pour ainsi dire, posé les bases de cet édifice pendant les vacances de chaque année, comment parviendra-t-il à se rendre compte, à la fin de ses études, de la multiplicité des objets qui l'auront occupé pendant le cours de ses travaux ?

Le quatrième semestre d'hiver ne réclame pas précisément sa présence dans les amphithéâtres; mais il fera très-bien de s'y rendre de temps en temps, à mesure qu'il s'apercevra que quelques détails anatomiques lui auroient échappé; il doit s'y rendre pour y voir des faits pathologiques, et se familiariser avec les opérations chirurgicales; il doit s'y rendre pour y faire quelques expériences de physiologie, ou quelques analyses des substances animales. Mais il faut l'avouer, c'est aux cliniques qu'il doit être : l'étude et la vue des maladies doivent, à cette époque, former son occupation la plus intéressante.

Enfin, le quatrième semestre d'été survient : semblables aux graves qui, dans leur chute, acquièrent plus de rapidité, les travaux de l'élève se multiplient singulièrement,

et

et les momens lui suffisent à peine pour les embrasser tous, et les faire marcher sans qu'ils se nuisent. Il seroit à désirer que dans l'étude des sciences, une logique sévère présidât toujours aux opérations de l'entendement, et que l'élève n'entrât dans leur sanctuaire, qu'armé de son flambeau.

Un des cours qui réclame le plus l'attention de l'étudiant, est celui d'hygiène et de physique médicale, dont il n'a pu voir qu'une partie l'été précédent. C'est aussi dans ce dernier semestre qu'il doit suivre, au moins, deux cours d'accouchemens. Si la théorie de ce dernier cours n'en forme pas la partie la plus essentielle, la pratique au moins est indispensable : car c'est par le toucher fréquent des femmes enceintes, qu'on peut reconnoître l'état particulier des organes de la génération pendant la grossesse, et les changemens nombreux qui sont dus à sa présence. Rien ne peut suppléer à cette instruction pour celui qui se destine à la pratique fatigante, mais honorable, des accouchemens. C'est dans ces mêmes vues qu'il doit saisir toutes les occasions de faire des accouchemens : quelque soin qu'il ait donné à en étudier le mécanisme dans les ouvrages qui en traitent, il ne peut

se faire une juste idée de la marche des phénomènes aussi variés qu'intéressans, qu'offre le travail de l'enfantement.

A l'étude et à la pratique des accouchemens, se trouve liée l'histoire des maladies des femmes et de celles des enfans, quoique ces maladies soient, à la vérité, comprises, d'une manière générale, dans la pathologie. Mais c'est particulièrement sous le point de vue de la grossesse, de l'accouchement et de ses suites qu'il faut les envisager : elles sont très-multipliées, et leur clinique, ainsi que celle des enfans nouveau-nés, forme réellement une étude particulière, qui exige des soins et une instruction plus directement applicables à cette partie de l'art.

Le temps est enfin venu, où la science des accouchemens et sa pratique médicale, surtout, ne formeront plus le partage de quelques hommes médiocres, qui ne faisoient de cette branche importante de la médecine, qu'une profession mécanique et très-bornée. On a vu, à la honte de l'art, des accoucheurs d'un mérite plus qu'ordinaire, accaparer effrontément la plus brillante clientelle, en imposer pendant trente ans au Public, toujours trop facile à donner sa confiance. On a vu des individus, plus

obscurs encore, connus seulement par leur extrême ignorance, succéder à quelques-uns de ces praticiens, s'approprier, comme leur véritable patrimoine, la clientelle que les premiers laissoient en mourant, et prendre pour de l'expérience la vieille routine de leurs prédécesseurs. Pourquoi, de toutes les branches de la médecine, les accouchemens forment-ils seuls une espèce d'héritage, dont les plus hardis s'emparent? C'est un grand abus, sans doute, et qui a nui, plus qu'on ne pense, aux progrès de l'art : mais enfin on a senti la nécessité d'une utile réforme à cet égard. L'impulsion donnée à toutes les branches de la science médicale, les progrès éclatans que nous leur avons vu faire de nos jours, les progrès plus grands encore que les efforts et les veilles du génie leur préparent, ne permettront plus de resserrer dans des bornes honteuses et trop étroites, la science des accouchemens. « En effet, s'il est vrai que la partie opérante demande une certaine supériorité de lumières, quelles connoissances n'exige pas la conduite médicale des femmes, soit avant, soit après l'accouchement, quoique bien plus souvent *naturel* que laborieux! Mais *naturel* ou non, ses suites sont très-sou-

vent accompagnées d'accidens plus ou moins fâcheux, qui exposeront infailliblement les jours de la mère, si l'accoucheur ne peut ou ne sait pas les prévenir, ou les combattre quand ils ont paru. »

« Car il faut convenir que les phénomènes de l'accouchement sont la vraie boussole du praticien pour diriger les couches, même les plus heureuses. Combien alors la connoissance de ce qui s'est passé dans le travail ne devient-il pas plus nécessaire encore, lorsqu'elles sont suivies d'accidens! Qui mieux que l'accoucheur peut avoir cette connoissance pour en tirer parti, et diriger convenablement les moyens propres à les combattre!»

Mais tel est l'empire des préjugés, ou d'une injuste et ridicule prétention, que plusieurs hommes de l'art s'obstinent à vouloir établir une orgueilleuse distinction entre l'art qui termine l'accouchement, et la science qui dirige les moyens capables de prévenir ou de combattre les suites, quelquefois très-orageuses, qui précèdent ou suivent cette opération. Quelle estime accorder à ces médecins délicats, dont les nerfs se crispent pour la plus petite cause, qui dédaignent et méprisent la partie de l'art qui s'occupe

d'aider les femmes dans le travail de l'enfantement, et qui viennent s'en emparer aussitôt que l'accouchement est terminé ? Les abus les plus funestes, les erreurs les plus grossières et les plus préjudiciables à la santé des femmes, sont les tristes résultats de cette prétention.

Ce n'est que depuis peu de temps que s'est établie cette distinction humiliante pour la partie opérante des accouchemens : car, qui eût osé dire aux Mauriceau, aux Smellie, aux Deventer, aux Levret, après la terminaison d'un accouchement ? Retirez-vous maintenant, votre savoir ne s'étend pas plus loin! à nous seuls appartient la conduite médicale de la femme que vous venez d'accoucher ; nous ignorons parfaitement ce qui s'est passé pendant la grossesse, nous ne savons pas davantage, et nous dédaignons de savoir comment s'est fait l'accouchement, quels sont les phénomènes qui l'ont accompagné : n'importe, retirez-vous !...

Qui le diroit aujourd'hui aux professeurs Alphonse et Baudelocque ? Qui l'eût osé dire au célèbre Antoine Petit, qui exerçoit avec un égal mérite, à Paris, et la médecine et les accouchemens? Voici comment s'exprime ce grand homme, dont plusieurs médecins

recommandables s'honorent, même aujourd'hui, d'avoir été les disciples. « D'ailleurs, pourquoi les médecins Français ne suivent-ils pas la méthode des Allemands, des Hollandais et des Anglais? Ruysch et Deventer, en Hollande, étoient médecins et pratiquoient les accouchemens, comme Ratelat et Roger de Roonswitt, qui étoient chirurgiens. Aujourd'hui le docteur Smellie exerce les accouchemens à Londres; je les pratique dans cette capitale, et je m'en fais gloire, sans que cela paroisse singulier, à moins que ce ne soit aux yeux des imbéciles: il y auroit même un très-grand avantage qu'on mît cette pratique tout-à-fait entre les mains des médecins; le traitement des maladies qui précèdent ou qui suivent l'accouchement s'en trouveroit beaucoup mieux; car elles sont entièrement du ressort de la médecine: il faut nécessairement posséder les grands principes de l'art pour connoître et se comporter convenablement dans le traitement de ces maladies; en outre, il faut avoir fait une étude particulière des accouchemens..... On voit tous les jours des médecins, très-estimables d'ailleurs, se tromper dans ces cas (les suites de certains accou-

chemens) ; ils veulent ramener ces maladies aux principes ordinaires de la médecine, lors même qu'ils doivent s'en écarter. J'ai vu plus d'une bévue de cette espèce ; j'en donnerai par la suite plusieurs exemples..... L'art des accouchemens ne se borne pas seulement à savoir accoucher une femme, il s'étend encore à la connoissance des maladies qui peuvent survenir pendant et après l'accouchement, et à la manière de les traiter. Les maladies des enfans nouveau-nés sont encore du ressort de cette partie de la médecine, et ne peuvent en être séparées. » Je ne pousserai pas plus loin mes observations sur la nécessité de laisser aux médecins-accoucheurs le soin de diriger les femmes, soit avant, soit après l'accouchement. L'opinion d'un médecin aussi célèbre que le fut Antoine Petit, me dispense d'avoir recours à d'autres autorités.

Je le demande maintenant à tout homme raisonnable, quel est celui qui voudroit semer aussi péniblement, pour ne cueillir un jour que les fruits amers de l'ingratitude ? Ira-t-il, plein d'ardeur et de zèle, se jeter dans une carrière fatigante, s'il est certain de ne rencontrer sur sa route que des âmes flétries par l'égoïsme

et l'orgueil, et assez injustes, d'ailleurs, pour ne mettre aucun prix à ses services, à son dévouement et au sacrifice continuel de sa vie ?

M'étant beaucoup occupé des maladies des femmes et des enfans ; ayant même pratiqué les accouchemens aussi souvent que l'occasion s'en est présentée, et les professant depuis nombre d'années ; mais me bornant au titre de médecin, dont je crois pouvoir exercer les honorables fonctions avec quelque distinction ; après avoir consacré vingt ans de ma vie à l'étude sérieuse et réfléchie de la médecine, j'ai cru devoir m'expliquer avec franchise sur un point de pratique médicale, qui fait pour certaines personnes de l'art, l'objet continuel de querelles et d'observations, aussi amères que puériles.

Malgré une prévention aussi nuisible à l'avancement de la science en général, on ne peut nier cependant que, depuis à peu près un demi-siècle, les accouchemens ne soient professés, à Paris surtout, avec le plus grand éclat. Les étrangers avouent eux - mêmes, que nulle part cette partie de l'art n'a fait d'aussi grands progrès qu'en France. C'est à l'illustre Levret que

nous devons cette supériorité ; et ses successeurs , jusqu'aux professeurs Alphonse et Beaudelocque, n'ont pas peu contribué à maintenir l'éclat dont brille aujourd'hui la science des accouchemens.

C'est à l'Ecole de Médecine que l'élève doit se rendre pour entendre ces deux professeurs et profiter de leurs savantes leçons ; mais la théorie de l'art y est seule enseignée : ils se transporteront donc dans les écoles particulières d'accouchemens , pour se former à la pratique de cette branche de la médecine. Pendant toute l'année , plusieurs jeunes médecins font des cours d'accouchemens , de maladies des femmes et des enfans , où la pratique la plus variée et la plus abondante , est jointe à une théorie d'autant plus saine , que la plupart des professeurs se sont fait un devoir de prendre pour type de leurs leçons , les excellens principes renfermés dans l'ouvrage , si justement célèbre , de M. Beaudelocque , et de marcher sur ses traces.

Quoique j'aie publié , il y a quelques années , de nouvelles vues sur les moyens de simplifier le système des positions de l'enfant dans le sein de sa mère , je n'en sens pas moins tout le prix des travaux de ce

savant professeur. Mon ouvrage, très-imparfait, sans doute, a paru mériter cependant la bienveillance du Public, non-seulement en France, mais aussi chez les Etrangers, qui se le sont approprié par des traductions. Une deuxième édition, publiée très-peu de temps après la première, et sur le point d'être épuisée, a confirmé la bonne opinion qu'en avoient conçue les gens de l'art. Mais persuadé qu'un auteur doit mériter, par de nouveaux efforts, cette bienveillance publique, à laquelle on ne sauroit attacher un trop grand prix, j'ai redoublé de zèle et d'activité, pour pouvoir offrir aux jeunes étudians en médecine, un ouvrage élémentaire sur les accouchemens; ouvrage qui portera le titre de *Nouveaux Elémens de la science, de l'art et de la clinique des Accouchemens.* Ces Elémens, qui paroîtront avant la fin de l'année, formeront un seul volume, dans lequel se trouvera renfermé tout ce qu'il importe au médecin-accoucheur de connoître. Ils pourront remplacer, j'espère, ces volumineuses compilations, dont on inonde, de nos jours, le champ de la science, et dans lesquelles une stérile abondance se trouve unie à beaucoup de diffusion et de prolixité.

Si, malgré cette longue digression, l'élève n'a point perdu de vue l'objet particulier de notre travail, et la suite, toujours croissante, de ses études ; il doit se rappeler que pendant ce dernier semestre de la quatrième année, il est indispensable que son zèle prenne une nouvelle activité, et que tous ses momens soient exactement remplis et utilement employés, les objets de son instruction devenant très-multipliés : car, indépendamment de l'hygiène, qu'il doit terminer cette dernière année, des deux cours d'accouchemens théoriques et pratiques qu'il doit suivre, il lui reste encore à s'occuper de l'histoire de la médecine, de la bibliographie médicale, et de la médecine légale. Mais comme ces derniers objets ne sont pas d'une rigoureuse nécessité pour l'exercice de l'art de guérir, et qu'il est possible que tous les élèves n'aient peut-être pas également le même désir ou le goût nécessaire pour suivre chacun de ces cours, je pense qu'il faut les laisser libres de porter leur attention sur ces études ou de les négliger. Je suis loin de croire cependant que ces diverses branches de la science médicale doivent être ignorées du médecin savant, et qui prétend à une grande célébrité : mais je

le dis et je le répète, cela dépendra du goût particulier que les élèves manifesteront pour ce genre d'instruction, et il faut leur laisser la liberté de la cultiver ou de la négliger.

Il faut en excepter cependant la médecine légale, dont on sent de plus en plus la nécessité et l'utile réforme. Ce n'est que depuis peu de temps que cette branche de la médecine fait partie du plan général d'instruction. Sans doute on doit en conclure, qu'il avoit paru important à ceux qui ont organisé l'enseignement de la médecine, tel qu'il existe aujourd'hui, d'appeler l'attention des hommes de l'art sur un objet qui intéresse si fort la tranquillité publique, et sans lequel la surveillance de l'autorité est illusoire, et le crime souvent impuni.

Ce n'est pas seulement sous ce point de vue que la médecine légale est utile. Que de lumières ne prête-t-elle pas encore à la justice, pour démontrer l'inconséquence de certaines accusations, pour en détruire les funestes effets, et pour faire triompher l'innocence! Mais la connoissance de l'organisation animale et de ses dérangemens, seule ne suffit pas pour former un bon médecin-légiste. A un esprit juste et pénétrant, il faut

joindre une grande connoissance des lois qui ont quelque rapport aux délits, pour lesquels les médecins sont consultés : en éclairant la religion des juges, ils guident leur opinion, deviennent les arbitres de leur jugement, et disposent ainsi de la vie ou de la mort de leurs semblables.

Il se fait à l'Ecole de Médecine, un excellent cours de médecine légale ; M. Leclerc, chargé de cette partie de l'enseignement, y développe, avec une sagacité peu commune, et cette pureté de diction qui, depuis longtemps, l'ont placé au rang des professeurs les plus distingués, les grands moyens que la médecine prête aux lois, dans des discussions délicates et embarrassantes, où l'honneur et la vie tiennent souvent à un fait qu'il faut détruire ou confirmer.

L'histoire de la médecine est enseignée à la même époque de l'année et par le même professeur. Sans doute cette science, purement littéraire, sert plus à faire des médecins érudits, que des praticiens consommés ; sans doute elle peut s'apprendre ailleurs que dans un cours, et on peut devenir un théoricien très-savant dans son cabinet. Mais quand on réfléchit combien il est difficile de se bien diriger dans ses études,

de se former une bonne méthode en étudiant; et combien l'art est long, et la vie courte et rapide, on ne sauroit trop profiter des nombreuses ressources qu'offre l'excellente instruction de l'Ecole dans les divers cours, qui forment l'ensemble de son enseignement : ces ressources deviennent plus précieuses encore, quand elles ont pour objet les branches de la science qui ne sont exposées que dans son sein; et moins les moyens d'instruction sont multipliés, plus on doit s'empresser de profiter de ceux qui nous sont offerts : c'est sous ces mêmes rapports, et d'après les mêmes considérations, que nous engageons les élèves à suivre le cours de bibliographie médicale.

Où se former ailleurs qu'à Paris, à la connoissance des auteurs qui ont écrit sur la médecine, et dont les ouvrages, rassemblés à la Bibliothéque de l'Ecole, forment le plus vaste et le plus riche dépôt qui puisse exister? Que de reconnoissance ne doit-on pas à l'administration de l'Ecole, et au zèle éclairé du savant et infatigable M. Sue, son bibliothécaire, pour les soins qu'il s'est donnés dans l'ordre et la distribution de cette riche et immense collection! J'ai vu former la Bibliothèque de l'Ecole, telle qu'elle existe aujour-

d'hui : avant qu'elle ne fût transportée dans le superbe local qu'elle occupe maintenant, elle se trouvoit dans un lieu peu convenable à l'usage auquel elle est destinée : aujourd'hui, les élèves, que le goût de l'étude et des recherches portent à la fréquenter, peuvent s'y rendre, avec l'assurance d'y rencontrer, sans peine, les monumens les plus variés et les plus rares de la science médicale.

Le coup d'œil rapide que nous venons de jeter sur l'ensemble des travaux qui doivent occuper le jeune médecin pour se former à l'exercice de l'art de guérir, ne doit laisser aucun doute sur les progrès de son enseignement et sur sa supériorité actuelle : que de ressources, que de richesses offertes à l'avide curiosité des jeunes gens qui brûlent du désir de s'instruire ! Que de reproches ne méritent pas ceux qui préfèrent une honteuse ignorance, fruit d'une coupable paresse, à la plus riche instruction, qui ne s'acquiert, il est vrai, que par des efforts soutenus et un travail très-opiniâtre !

C'est surtout pour l'étude et la fréquentation des cliniques, qu'il faut déployer la plus grande activité et le zèle le plus ardent : jusqu'ici les diverses branches d'ins-

truction dont s'est occupé l'élève, n'ont, pour ainsi dire, exigé de lui que sa présence et l'attention nécessaire pour en profiter ; mais les cliniques veulent d'autres efforts, et demandent d'autres travaux. C'est là que tout doit être mis à profit ; c'est là que tout devient objet d'observation et de recherches. La mémoire et le jugement ne sont pas, en effet, les seules facultés de l'entendement et de l'intelligence, mises dans une continuelle activité ; tous les sens sont employés pour arriver au même but, et donner à l'instruction clinique un degré de perfection qu'il est difficile d'acquérir sans cela. C'est ainsi que la vue des malades et de leurs diverses affections, fournit un des moyens les plus efficaces pour reconnoître le genre de maladie et sa gravité ; l'odorat n'est pas moins utile dans certains cas ; l'ouïe même peut présenter de grands avantages, surtout dans quelques maladies chirurgicales ; enfin, le toucher ne peut être remplacé ni par aucun des autres sens, ni par aucune opération de l'entendement. De cette manière, le médecin clinique fait concourir tous les moyens qui sont en lui, et même ceux qui l'entourent, au soulagement ou à la guérison des malades.

Le

Le père de la médecine a dit : *Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa.* Il ne me reste donc plus qu'à parler des cliniques, sur lesquelles j'ai promis de revenir, et qui demandent d'être exposées avec quelque étendue.

Elles se divisent naturellement en clinique chirurgicale et en clinique médicale, ou en externe et en interne : la première demande plus de travail manuel, la seconde plus d'application d'esprit ; mais l'une et l'autre exige une activité sans bornes : elles sont, sans contredit, le complément des pathologies ; ou, pour mieux dire, les pathologies ne sont que l'introduction aux cliniques, et ne doivent être considérées que comme des moyens de retirer de grands avantages de ces dernières. Je ne chercherai point ici à déterminer s'il est plus facile de se rendre recommandable en médecine qu'en chirurgie, et si l'étude de l'une est plus aisée ou promet plus de gloire que celle de l'autre ; elles présentent également des difficultés à vaincre et des succès à espérer. Mais je pense qu'on ne doit suivre que l'impulsion de son goût particulier dans le choix que l'on peut

faire de l'une ou de l'autre branche de la pratique médicale. J'ai annoncé plus haut que l'élève ne devoit se livrer aux cliniques qu'à la fin de la première année. Voyons quels sont les soins particuliers qu'il doit leur donner ; et commençons par la clinique chirurgicale.

L'élève doit d'abord se familiariser avec la vue des maladies, des plaies, des ulcères, des désordres de tout genre, qui affectent l'extérieur du corps vivant. C'est avoir déjà beaucoup fait que d'être parvenu à vaincre la répugnance et une certaine horreur attachées à la vue de ces déplorables tableaux des infirmités humaines ; ensuite il doit suivre et examiner la marche particulière des maladies les plus simples, telles que l'érysipèle, les plaies qui ne demandent que la réunion, quelques fractures simples, etc. ; s'élevant par degrés à des considérations plus importantes et plus générales, il doit embrasser l'ensemble des maladies chirurgicales, et recueillir des observations sur les plus longues ou les plus extraordinaires. Lorsqu'il est arrivé à ces résultats, il doit lui-même prendre part aux pansemens, et ne point y procéder nonchalamment et par pure complaisance ; mais avec méthode et en suivant

exactement le précepte si judicieux des anciens, *tutò, citò et jucundè.*

Les cours de bandages, d'appareils et de maladies des os, qu'il a suivis ou qu'il suit encore, lui fournissent les moyens de remplir, avec quelque succès, la tâche honorable qu'il s'impose : mais ces occupations préliminaires doivent le conduire à l'étude et à la pratique des grandes opérations, qu'il faut avoir vu faire souvent par les premiers Maîtres, avant de chercher à les pratiquer soi-même. Le cours d'opérations qui se trouve au 2e. semestre d'hiver ou à celui d'été, lui facilite la connoissance des détails, toujours très-nombreux, d'une grande opération : il doit lui-même pratiquer long-temps sur le cadavre, varier les procédés opératoires, se les rendre familiers et très-faciles ; comparer les méthodes d'opérer, et la pratique particulière des grands maîtres qu'il a sous les yeux, avec ce que les auteurs lui ont appris, et avec ce que lui-même a été à portée de constater. Je n'ai pas besoin de dire que les grandes connoissances en anatomie sont un des moyens les plus sûrs pour acquérir, en peu de temps, de l'habileté dans les opérations chirurgicales : car, outre les notions posi-

tives des parties, qui ne s'acquièrent que par l'étude scrupuleuse de l'anatomie, l'habitude des dissections donne à la main une dextérité, une promptitude et une assurance qu'il est difficile d'obtenir sans cela. Ambroise Paré, Dionis, Jean-Louis Petit, et, dans ces derniers temps, le célèbre Desault, n'ont-ils pas dû la plus grande partie de leurs succès et de leur gloire, à la connoissance profonde et même minutieuse qu'ils avoient de l'anatomie ? Et de nos jours, les Boyer, les Dubois, les Pelletan ne sont-ils pas des anatomistes aussi savans, que d'habiles opérateurs?

Les vœux des amis de l'humanité, les désirs des hommes de l'art les plus recommandables, sont enfin remplis. L'Hôtel-Dieu, les hospices de la Charité, des Cordeliers, et quelques autres moins célèbres, offrent tous les jours au zèle et à l'activité des élèves, la plus riche et la plus savante instruction. Desault n'est plus, il est vrai; on n'entend plus à l'Hôtel-Dieu sa voix entraînante et comme inspirée du Dieu de la chirurgie; mais ses dignes successeurs, les professeurs Pelletan, Boyer, Dubois, nous restent, et nous ont conservé le feu sacré que l'illustre Desault avoit allumé. C'est donc aux cliniques de ces

grands maîtres que l'élève doit se rendre ; c'est dans les hôpitaux qu'ils dirigent, qu'il ira se former au traitement des maladies chirurgicales et aux opérations qu'elles exigent quelquefois.

A la clinique externe appartient celle de l'hôpital des Capucins, où sont traitées les maladies vénériennes ; mais l'élève ne doit le fréquenter qu'à la fin de ses études, les maladies vénériennes ne formant qu'une partie isolée, et bornée de la médecine. Les affections qui la constituent appartiennent également et à la médecine proprement dite, et à la chirurgie ; mais leur traitement consiste plus dans l'administration des remèdes internes, que dans l'application de la main ou des topiques. Sous quelque rapport qu'on l'envisage, l'élève doit en faire une étude particulière, et l'hôpital, dit des *Capucins*, lui offrira le tableau le plus varié et le plus horrible à la fois des suites de la débauche et du libertinage. Qu'il y aille donc, et qu'indépendamment de l'instruction qu'il y puisera, il y prenne également des leçons de morale et de sagesse ; que la vue des hideuses traces d'un mal honteux, et des nombreuses victimes qu'il entraîne dans ce

lieu de souffrances, soit pour le jeune étudiant, dont le cœur et les mœurs sont encore purs, le frein le plus salutaire contre la voix impétueuse de ses passions.

Mais si, d'un côté, on a tant à gémir sur les déréglemens de la jeunesse, et sur leurs suites humiliantes et cruelles, combien ne doit-on pas bénir la main qui guérit des maux si affreux! Que d'individus dévoués à une mort prématurée, reçoivent dans ce réceptacle des misères humaines, des secours prompts et efficaces, qui les rendent à la vie! Que de maladies vénériennes, réputées incurables, éprouvent les plus heureux effets d'un traitement sagement administré, et obtiennent une entière guérison! L'hôpital, dit des Vénériens, est d'autant plus précieux, qu'il reçoit la classe du peuple la plus dénuée de moyens, celle dont tout l'espoir est dans les remèdes des charlatans, plus à craindre et plus funestes que la maladie elle-même, qu'ils ne guérissent jamais quand elle est grave, et qu'ils aggravent quand elle est légère. Véritables pestes publiques, ignorans et fripons, qui exercent un ministère de destruction et de rapacité sur la plus pauvre et la plus nombreuse classe de la société.

Le monopole des charlatans est d'autant plus assuré et plus exorbitant, qu'une espèce de honte étant le partage ordinaire des personnes attaquées de maladies vénériennes, elles cherchent à couvrir des voiles du mystère les secours qui leur sont nécessaires, et ne croient pas devoir payer trop cher de prétendus remèdes infaillibles et merveilleux, dont elles reconnoissent trop tard la trompeuse efficacité et souvent les funestes effets.

La clinique externe auroit, sans doute, exigé que je fusse entré dans de plus grands développemens ; mais les élèves suppléeront, par leur zèle et leur intelligence, aux détails et aux éclaircissemens, dont la longueur pourroit les fatiguer, et qui seroient loin de remplacer l'habitude des hôpitaux. Je passe à la clinique interne.

Le but de la médecine est de guérir les maladies, mais l'art de les traiter ne s'apprend que dans les hôpitaux : dans ces asiles de la souffrance, tout retrace à l'esprit et aux yeux du médecin, les nombreux devoirs que lui impose le caractère dont il est revêtu. C'est donc dans les hôpitaux que l'élève doit aller puiser les connoissances pratiques que

les livres ne font qu'indiquer; c'est au milieu des objets de son instruction qu'il doit passer une grande partie des momens consacrés à l'étude de la médecine; il ne peut trop se familiariser avec la vue répétée des altérations de tout genre, dont sa pratique particulière pourra, dans la suite, lui offrir le tableau. Les formes variées sous lesquelles la même maladie peut se présenter, surtout au moment de son invasion, exigent un tact, un coup d'œil que la fréquentation seule des hôpitaux peut donner; car, comme l'a dit un médecin célèbre : « Le talent de reconnoître la maladie naissante, à quelques traits fugitifs qui la décèlent, est, sans doute, la première qualité du médecin..... L'issue de la plupart des traitemens, *et de presque toutes les maladies*, dépend de la conduite qu'on a tenue les premiers jours : » l'on sait que les maladies aiguës offrent à leur début plusieurs symptômes qui sont communs à presque toutes. Mais si, dès les premiers pas, l'élève rencontre d'aussi grandes difficultés pour se former à l'étude clinique des maladies, quels soins, quelle attention n'exigeront-elles pas de lui pendant leur marche, que mille accidens peuvent compliquer, soit en retardant leur

guérison, soit en accélérant leur cours ? Des erreurs de régime, des fautes dans le traitement, des imprudences de la part du malade peuvent, tous les jours, en imposer à la sagacité du médecin, et l'induire en erreur sur le véritable caractère d'une maladie.

Il ne suffit pas à l'élève qui veut fréquenter les hôpitaux, de s'y présenter avec le seul désir d'y consacrer de nombreux momens, et d'en retirer une grande instruction ; il doit en bien posséder la *topographie*, c'est-à-dire, examiner d'abord leur situation générale et particulière, connoître les courans d'air qui les traversent, quelle peut être leur influence en raison des alentours plus ou moins malsains, sur lesquels ils sont obligés de passer, pour arriver à l'hôpital. Cette observation est une des plus importantes que l'on puisse faire, quand on veut approfondir les causes, souvent très-multipliées, de destruction de certains hôpitaux. Il examinera aussi la forme particulière des salles, leur étendue, leur hauteur, le nombre de lits qu'elles renferment, la manière dont sont disposées les croisées propres à les éclairer; ce sont autant d'objets sur lesquels son attention doit absolument se reposer : l'ordre intérieur du servi-

ce, l'heure des repas, la qualité des alimens, la propreté du linge, ne doivent point lui échapper : d'autres connoissances préliminaires, dont le cours d'hygiène et de physique médicale seul pourra l'instruire, lui seroient également nécessaires; s'il est dans l'impossibilité de les posséder, il ne doit pas, au moins, négliger celles que nous venons de lui indiquer. Muni de ces notions accessoires, et cependant indispensables à l'étude réfléchie des maladies, l'élève peut alors fréquenter les cliniques et les suivre avec assiduité ; mais que sa présence dans les hôpitaux ne soit pas une simple apparition de forme ; que ce ne soit pas seulement pour être vu de ses camarades, ou des professeurs dont il suit les cliniques ; qu'un motif plus noble, plus grand, l'y appelle : la connoissance approfondie des maux qui affligent l'humanité, et l'espoir d'être utile à ses semblables, voilà son but, tels doivent être ses vœux. Il n'imitera point quelques élèves, dont on ne sauroit trop déplorer l'aveuglement, qui assistent aux cliniques, seulement pour y assister, n'apprennent rien, et nuisent à ceux qui veulent apprendre : suivez ces jeunes gens dans leur pratique, combien de vacillations, d'erreurs, de gaucheries, de repentirs!

Tel est le sort de ceux qui se lancent dans la carrière médicale, sans s'être formé à l'étude longue, il est vrai, mais indispensable des cliniques : quelle estime peut-on avoir pour de pareils médecins? ils sont orgueilleux, cependant, tranchans avec leurs confrères ; ils payent d'audace pour ce qui leur manque de lumières et de véritables talens. « Aujourd'hui, dit M. Cabanis, les jeunes médecins suivent rarement les hôpitaux avec quelque constance. Ils se jettent dans la pratique, sans avoir vu les objets qu'ils doivent reconnoître. Il faut, pourtant, se donner l'air d'avoir tout vu ; il faut cacher son inexpérience par le babil et par de grands mots : ainsi, dans la matière la plus grave, ils s'exercent à l'art de tromper ; ou du moins ils s'habituent à ces manéges de charlatanerie, qui dégradent toujours le caractère. » Que de reconnoissance ne dois-je pas (et je me plais à en faire ici l'aveu public) au médecin habile, M. Sabatier, frère de l'illustre professeur de ce nom ! Avec quels soins empressés, avec quel vif intérêt, ce célèbre praticien dirigea mes premiers pas dans l'étude de la médecine ! Digne de figurer avec éclat sur le grand théâtre de la capitale, sa modestie, un cer-

tain amour de l'indépendance l'en éloignèrent. Premier médecin de la marine au port de Brest, c'est là qu'il nous prodiguoit la plus précieuse instruction. Nourri des principes les plus purs de la médecine hippocratique, et possédant à un haut degré le rare talent de l'observation, il guidoit nos premiers pas, et nous formoit ainsi à l'étude réfléchie de la marche de la nature dans le développement des maladies.

J'aime à payer ce tribut d'éloges à un praticien qui m'honora de son amitié, et dont on regrette encore la perte dans l'Ecole de Brest.

J'observois plus haut, que l'élève avoit à remplir plusieurs indications préliminaires, avant de s'appliquer entièrement à l'étude spéciale des maladies. Son premier soin, après cet examen, est de reconnoître, autant que cela est possible, le vrai caractère de la maladie dont il veut suivre la marche. L'âge, le sexe du malade, son tempérament, ses habitudes, les maladies antécédentes auxquelles il a pu être sujet, doivent être surtout très-exactement notés. L'élève suivra ensuite règulièrement, chaque jour, le développement de la maladie, dont il étudiera scrupuleusement tous

les symptômes. Enfin, son invasion, ses progrès, son déclin, sa terminaison, ses méthodes de traitement, et l'ordre de la convalescence, seront les objets qui fixeront le plus son attention. Cette marche, bonne pour toutes les maladies prises isolément, que l'élève doit observer et suivre scrupuleusement pendant les premiers momens de ses études cliniques, ne convient plus quand on veut embrasser l'ensemble des maladies ; il est nécessaire, en effet, que le jeune étudiant remonte à des considérations plus générales ; que ses vues s'agrandissent, et qu'il embrasse un plus vaste plan. Ce n'est plus une seule maladie dont il doit étudier la marche et le traitement ; ce n'est plus un seul malade qui doit fixer son attention ; toutes les maladies de l'hôpital qu'il fréquente, tous les malades deviennent pour lui autant d'objets de méditation : ceux-ci ne sont plus à ses yeux des malheureux, que la misère plonge dans les asiles de la douleur; ces êtres souffrans sont pour lui ses livres, ses maîtres, les véritables instrumens de son instruction, et les seuls qu'avoue la nature. Le professeur de l'enseignement clinique est, sans contredit, de la plus grande utilité pour les jeunes gens, à qui leur inexpé-

rience et leur défaut d'habitude ne permettent pas encore de voler de leurs propres ailes ; mais il ne peut pas tout faire ; il ne peut pas suppléer au défaut de travail, à la nonchalance, aux distractions et à l'inexactitude. L'élève doit donc se hâter de sortir de la foule commune, et marcher sur les traces de ceux qui passent leur vie à les former à la connoissance de l'art, si difficile, de guérir les maladies : il y parviendra, sans doute, s'il profite des conseils que nous avons cru devoir lui donner.

La capitale est très-riche en écoles de cliniques : les hospices de la Charité, de la Salpêtrière et l'Hôtel-Dieu, se disputent à l'envi la gloire d'offrir la plus précieuse instruction, et les ressources les plus étendues en ce genre. L'élève ne doit point accorder une préférence exclusive à l'un plutôt qu'à l'autre ; il faut, au contraire, qu'il les fréquente tour à tour, afin d'examiner et d'apprécier la doctrine particulière des grands maîtres qui les dirigent, et d'en tirer le parti le plus avantageux.

Les cliniques de la Charité et de la Salpêtrière, se font surtout remarquer par le nombre et le zèle des élèves empressés à les

suivre, et par le mérite éclatant des illustres professeurs, qui les ont jusqu'ici dirigées. Que de sujets distingués sont sortis de ces deux Ecoles ! Que de lumières n'ont-elles point répandues ! Le beau travail de M. Corvisart sur les maladies organiques du cœur, et la Nosographie Philosophique de M. Pinel, seront les monumens éternels de la gloire, et des grands talens de leurs auteurs.

Je termine ici mes recherches sur les moyens de mettre les élèves en mesure de profiter des nombreux avantages que leur offre l'enseignement de l'Ecole de Médecine de Paris. Cet Essai auroit demandé, sans doute, une plume plus exercée et de plus grands talens ; on me tiendra compte de mes intentions, elles sont pures, elles n'ont pour but que l'instruction des élèves, l'avancement de la science et le bonheur de mes semblables. De bons médecins influent plus qu'on ne pense sur la morale publique ; et le seul moyen d'en avoir qui puissent remplir dignement les hautes fonctions de leur état, c'est de les former de bonne heure à l'étude des vrais principes de l'art, de guider leurs premiers pas dans la carrière, et de surveiller sans cesse l'ordre et la marche de leurs travaux.

Mais, répétons-le avec Condillac, les vraies connoissances sont dans la réflexion qui les acquiert, beaucoup plus que dans la mémoire qui s'en charge : que les élèves abjurent donc une folle présomption, trop ordinaire à leur âge ; qu'ils ne dédaignent pas les conseils de ceux qui, par leur expérience et leurs lumières, sont faits pour leur en donner ; qu'ils apprennent à sentir toute la dignité, toute la sainteté des fonctions qu'ils doivent exercer auprès de leurs semblables. Que les jeunes praticiens se gardent surtout de ces *pseudo-docteurs*, qui déclament astucieusement contre une science qu'ils ne connoissent pas ; qui, étrangers aux théories les plus lumineuses, comme aux pratiques les plus savantes, n'ont d'autre boussole dans l'art de guérir, qu'une aveugle et présomptueuse routine ; qui, d'un art muet, *mutas artes*, suivant la belle expression de Virgile, font de la médecine une *science babillarde* ; semblables à ces Grecs, dont l'orgueilleuse et ignorante loquacité flétrissoit la beauté sévère d'une science, simple comme la nature, qui en est l'objet.

F I N.